REVUE DOMINICAINE

Directeur :

R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.

Maison Montmorency, Courville (Québec-5), P. Q.

Vol. LXV — Tome II — Octobre 1960

Les ailes d'or

Une cigale bien tournée
Se parfumait d'arabelle
Elle dansait la meringuée
Sur le treillis d'une corbeille

Tout autour ses amis groupés
Scandaient la danse de leurs pieds
La ronde, les sauts, les écartés
Leur cœur battait à rythme d'ailes

Le bourdon, le criquet aussi
La sauterelle et son ami
Chacun attendait de la belle
Un frôlement de l'aile d'or

A tant courir les feux follets
Tous les soirs de clair de lune
La belle brûla ses ailes d'or
Perdit sa robe dans les dunes

Traînant ainsi jusqu'à l'aurore
Elle arriva enfin chez elle
Pour voir ses amis infidèles
Voler autour d'une libellule

En un seul jour devenue laide
Elle découvrit la solitude
Et tout en pleurs chercha l'ami
Qui eût aimé son triste chant

Sa voisine une fille sans grâce
La vit venir au clair matin
Mais il n'y avait plus de place
Tout juste assez pour ses bambins

Une cigale sans beauté
Encore parfumée d'arabelle
Mourut de n'avoir pas su aimer
Seule tout au fond d'une corbeille !

Yackel

Notre-Dame des Bois et des Fontaines

(Légendes des pèlerinages rustiques en France)

Dans une page du *Génie du Christianisme*, rythmée comme un poème, Chateaubriand a évoqué «*Notre-Dame des Bois*, cette habitante du tronc de la vieille épine ou du creux moussu de la fontaine... Elle est célèbre dans le hameau pour ses miracles. Maintes matrones vous diront que leurs douleurs dans l'enfantement ont été moins grandes depuis qu'elles ont invoqué *la bonne Marie des Bois*... Les colombes qui boivent ses eaux ont toujours des œufs dans leur nid, et les fleurs qui croissent sur ses bords, toujours des boutons sur leur tige. Il était convenable que la sainte des forêts fît des miracles doux comme les mousses qu'elle habite, charmants comme les eaux qui la voilent ».

Il est bien peu de paroisses, en France, qui ne comptent ou qui n'aient possédé autrefois un sanctuaire marial et parfois même plusieurs. En dehors des grands pèlerinages connus au-delà des frontières, il en existe beaucoup de secondaires, rayonnant dans toute une province et qui attirent encore les fidèles de plusieurs diocèses : ainsi Buglose dans les Landes, Sarrance et Garaison au pied des Pyrénées, N.-D. de Myans en Savoie, les Trois-Epis en Alsace, N.-D. du Chêne dans le diocèse du Mans, N.-D. du Folgoët en Bretagne. Il serait trop long de les énumérer et impossible (le répertoire dressé par Mme Couturier de Chefdubois occupe trois volumes) de citer les pèlerinages locaux, ceux qui rassemblent les fidèles d'un doyenné, d'une ou deux paroisses à certains jours de fête, et ceux enfin qui sont oubliés et dont les chapelles semblent dormir au bout d'un chemin creux ou sur une colline battue des vents.

Au VIe et au VIIe siècle encore, il existait en Gaule nombre de forêts consacrées aux divinités du paganisme, d'arbres vénérés, de fontaines où l'on jetait des offrandes. Saint Martin — et non sans péril car la destruction des arbres sacrés soulevait la partie encore païenne de la population — détruisit beaucoup de ces sanctuaires naturels. Pourtant, le culte des arbres persista très longtemps, comme celui des sources. Au

temps de Jeanne d'Arc existaient à Domremy l'Arbre des Dames et la fontaine des Groseilliers, objets l'un et l'autre d'une certaine vénération superstitieuse. Des « arbres des fées », des « fontaines des fées », maintenant délaissés, gardent encore leur nom de nos jours.

Dans *le Secret des Compagnons*, Henri Pourrat, parlant des fontaines « vénérées de temps immémorial », ajoute : « Désormais, la fontaine est donnée à la Vierge. On y boira la sève des guérisons miraculeuses, et puis cette autre sève, la grâce... » Dans la plupart des cas, les sources enchantées furent « baptisées », vouées à Marie ou aux saints guérisseurs. Ces derniers sont nombreux, avec des attributions bien distinctes. A la Vierge puissante, on demande tous les miracles, et c'est elle qui possède à elle seule le plus grand nombre de fontaines.

Le chêne semble son arbre favori. C'était l'arbre des druides, la piété païenne s'attachait facilement à sa masse puissante. Les « Notre-Dame du Chêne » sont très nombreuses en France. Souvent, l'arbre s'est illuminé, la Vierge a paru sur ses branches. Ou bien, c'est seulement son image qui s'est révélée dans des circonstances tenant du prodige, statue antique découverte dans le tronc ou entre les racines.

Viennent ensuite, dans l'ordre de fréquence, les buissons, les épines, la végétation âpre des solitudes, des pâturages éloignés. Car ce sont presque toujours des bergers qui bénéficient de l'apparition ou qui découvrent la statue de Marie. Ils s'agenouillent et prient, puis courent répandre la nouvelle. On se rassemble et, s'il s'agit d'une image, on la transporte solennellement au sanctuaire paroissial. Puis, la piété mieux éclairée s'avise que Marie a choisi elle-même le lieu de son culte et qu'il convient de l'y honorer. On bâtit une chapelle, on y place la statue. C'est ainsi que, presque toujours, les traditions nous livrent l'origine des rustiques pèlerinages.

Ces statues trouvées en terre ou dans les broussailles, d'où viennent-elles ? Peut-être, à une époque d'insécurité comme il y en eut tant, les avait-on cachées pour les soustraire aux profanations et les témoins avaient disparu sans pouvoir révéler l'emplacement de la cachette ; à

une époque assez récente, l'exploration d'une grotte pyrénéenne fit retrouver inopinément un reliquaire enfoui au moment de la Révolution. Peut-être l'image de la Vierge avait-elle été ensevelie sous les ruines d'un sanctuaire, celles-ci périssant elles-mêmes comme dans les vers de Lucain, nivelées peu à peu sous l'assaut de la végétation et l'action des intempéries. Mais aussi, selon Emile Mâle [1], il s'agissait parfois de « Mater » gallo-romaines, images symbolisant la fécondité et qui, déterrées après plusieurs siècles, furent prises pour des statues de Marie. Ces déesses, noircies par le temps, pourraient peut-être expliquer l'énigme des « Vierges noires ».

Au prix souvent de longues marches par des sentiers difficiles, les pèlerins abordaient l'endroit que Marie avait élu. Ils y retrouvaient le recueillement de leur église. Barrès l'a remarqué : « On dirait qu'à peu de distance sous terre, l'amour des forêts et des sources, l'amour des vastes solitudes rejoignent l'amour des sanctuaires et que des sentiments si divers ont des racines communes » [2].

Mais, en vérité, ces forêts, ces solitudes, ces bords des fontaines n'étaient-ils pas des sanctuaires pour l'âme païenne qui cherchait sa route dans la nuit ?

L'histoire, la tradition même embellies ne suffisaient pas à l'imagination fervente de nos ancêtres. Chaque pèlerinage eut sa légende. Si l'on en rassemble une collection, même très incomplète, on constate vite que beaucoup de récits sont presque identiques. Le souci de la vérité historique n'existait guère chez les vieux chroniqueurs. Leur optique était fort différente de la nôtre. Où nous cherchons avant tout l'authenticité, le « document », eux s'attachaient aux faits édifiants et merveilleux, propres à nourrir la ferveur des pèlerins, à répandre au loin le renom du pèlerinage. N'incriminons pas leur bonne foi : tout récit transmis de bouche en bouche a tendance à s'amplifier, à s'embellir de mille détails. Ce qui est peut-être assez remarquable, c'est la persistance de certains *thèmes* que l'on retrouve — souvent groupés — dans des régions très diverses.

1. *La Fin du Paganisme en Gaule* (Paris, 1950).
2. *La Grande Pitié des Eglises de France* (Paris, 1916).

Nous avons déjà mentionné ceux de l'*arbre* et de la *fontaine* ; celui de la *découverte* par des bergers, tous pouvant procéder de la réalité.

Sur le thème des bergers se greffe assez rapidement celui des *animaux*. Dans beaucoup de légendes, le pâtre — ou la pastoure — est frappé par l'attitude singulière de ses bêtes ; parfois, il s'agit de brebis refusant de paître, mais, le plus souvent, ce sont des bœufs, des taureaux, des vaches qui s'agenouillent ou demeurent immobiles devant la statue ou sur le lieu où elle est encore dissimulée. Ce thème revient si souvent (à Sarrance, à Bon-Encontre près d'Agen, etc.) qu'il y a peut-être eu là l'interprétation d'un symbole. On trouve le taureau dompté par la présence sacrée dans la légende du Mont-Gargan en Italie au VIe siècle. Le taureau ne représente-t-il pas la matière, la chair en face de l'Esprit ?

Voici une légende de Gascogne où se rencontrent le chêne, l'eau et les animaux ; la contrée est une « terre sans eau » dont les maigres rivières s'épuisent en été et dont les dures sécheresses font craqueler l'argile. Le lieu est un vallon étroit près d'un petit bourg, Demu, autrefois relais de pèlerins sur la route de Compostelle. Vers le XIIe siècle, une pauvre paysanne menait deux vaches étiques au long d'un sentier, du côté d'un bosquet de vernes ou d'aulnes, un « bernet » en langage du pays. L'herbe était rare et jaune, les vaches n'avaient plus la force de brouter. Dans le pays desséché, la disette régnait et l'enfant que la jeune femme ne pouvait plus allaiter mourait de faim entre ses bras. Tout à coup, l'une des vaches se mit à mugir au pied d'un chêne qui dominait les aulnes et la Vierge apparut sur les branches. La lumière qui l'environnait effaçait le soleil. « Aie confiance, dit Marie ; ton enfant vivra, tu pourras le nourrir et toutes les mères qui viendront prier ici obtiendront la même faveur que toi, tant que coulera cette fontaine ».

Un filet d'eau jaillit sous les vernes, grossit rapidement. La fontaine du Bernet existe toujours, elle est intarissable. On a constaté à plusieurs reprises, et tout récemment encore, des guérisons. Des ex-voto en font foi et il arrive que l'on trouve, suspendu aux grilles, un petit vête-

ment d'enfant. Ce sont des bohémiens qui, dans leurs perpétuels voyages, se son arrêtés là, ont supplié Marie et ont été exaucés.

Autre thème de très nombreuses légendes : *le retour de la statue.* Les versions en sont innombrables. Citons, entre autres, Notre-Dame de Vassivières en Auvergne. Peut-être y avait-il eu, à l'origine, quelque différend entre ceux qui préféraient offrir à la Vierge l'abri de l'église paroissiale et ceux qui voulaient bâtir une chapelle sur le lieu de la découverte. Ces derniers, sans nul doute, comprenaient mieux la volonté de Marie. Remarquons-le : à Lourdes, à Fatima, à Banneux, Elle a demandé un sanctuaire sur les lieux mêmes. Mais on préférait croire que la statue était revenue d'elle-même ou portée par les anges.

Cette légende (qui est aussi celle de la *Santa Casa* de Lorette) se renouvellera encore au XVIIe siècle à Châteauneuf, en Bourgogne [3]. Une variante eut cours dans les régions maritimes, celle de la statue apportée miraculeusement sur une barque « sans voiles ni rames », réminiscence des traditions celtiques.

Le thème des *anges* — bâtisseurs ou consécrateurs — se rencontre aussi fréquemment. Il figurait déjà dans la légende du Puy, qui fut longtemps le principal pèlerinage marial de la France. (A une époque beaucoup plus tardive, on attribua aux anges l'achèvement d'une tour de la cathédrale de Rodez). Cependant les « Notre-Dame des Anges » vénérées en divers diocèses français sont presque toutes d'origine franciscaine, filles en quelque sorte de la Portioncule d'Assise, et leurs traditions doivent fort peu à la légende. Font exception deux ou trois pèlerinages très anciens comme Notre-Dame des Anges de Clichy-sous-Bois, près de Paris : les anges sur l'ordre de la Vierge vinrent au secours de trois marchands attaqués par des voleurs et une fontaine jaillit sur les lieux du miracle.

Plus rarement (comme à Lurs dans les Alpes) il s'agit de « concerts célestes » entendus dans la chapelle.

Un thème très populaire enfin est celui des *fleurs.* Marie est la Fleur par excellence, la Rose mystique, le Lis entre les épines. Il semble

---

3. On vénère à Châteauneuf une « N.-D. du Chêne ».

tout naturel que si elle apparaît dans un buisson d'épines, dans une campagne dénudée, « le désert fleurisse » selon la promesse de l'Ecriture. Ce sont des roses qui jaillissent du roncier, comme à Rostrenen en Bretagne ; ailleurs éclosent des aubépines ; à Valfleury près de Lyon, les genêts se couvrent d'or par temps de neige... Souvenons-nous que l'abbé Peyramale, le bon curé de Lourdes, trouvait tout naturel de réclamer un prodige analogue à la mystérieuse Dame de la Grotte. « Dis-lui, ordonna-t-il à Bernadette, qu'elle fasse fleurir l'églantier... »

Que faut-il penser de toutes ces légendes ? Leur nombre, leur identité nuisent évidemment à leur vraisemblance. Le Ciel ne prodigue pas inutilement les miracles et il nous paraît difficile d'admettre tant de floraisons subites, tant de statues inexplicablement transportées, tant d'animaux agenouillés devant le mystère... Mais on peut croire que les « légendes-types » se sont formées à l'aide de faits authentiques survenus en certains lieux.

Dans le recueillement des petites chapelles où s'attache, comme un encens d'âme, le souvenir de tant de prières, on aime à croire à la présence mariale sur l'arbre sanctifié, près de la source bienfaisante. Nous le savons, car Elle nous l'a rappelé sans doute possible à La Salette, à Lourdes, à Fatima, à Banneux : Marie aime les solitudes, les humbles cœurs, et Elle nous donne, pour nous guérir le corps et l'âme, l'eau vive dont le Christ a fait l'image de la grâce.

Luce LAURAND

(Halsou, Basses-Pyrénées).

Traduction japonaise de la « Somme de Théologie » de saint Thomas d'Aquin

Le « Centre d'études médiévales » de l'Institut Saint-Thomas d'Aquin, de Kyôto, est heureux de signaler à votre attention la publication du premier tome de la traduction japonaise de la « Somme de théologie » de saint Thomas d'Aquin, qui vient tout juste de paraître, pour la première fois, au Japon, sous le nom du Professeur Saburô Takada, professeur d'histoire de philosophie ancienne et médiévale, à l'Université Nationale de Kyôto.

Commencée au lendemain de la guerre, en novembre 1945, par un petit groupe de professeurs de Kyôto en collaboration avec les membres de l'Institut Saint-Thomas, cette entreprise monumentale a été poursuivie sans relâche, à travers toutes sortes de vicissitudes, au cours des quinze dernières années.

Présidées au début par l'éminent professeur d'histoire de philosophie de l'Université de Kyôto, le Professeur Tokuryuji Yamanouchi, nos réunions hebdomadaires furent poursuivies, à partir de 1951, sous la direction éclairée de son successeur, le Professeur Saburô Takada, en collaboration étroite avec les Pères Dominicains de l'Institut Saint-Thomas d'Aquin, de Kyôto, et leur dévoué et inlassable assistant de la première heure, le Professeur Augustin Akira Yamada, qui, pendant ces longues années de travail ardu, fut pour ainsi dire l'animateur toujours enthousiaste de cette longue et difficile entreprise.

Parmi les Pères Dominicains qui ont pu collaborer à cette traduction avec leurs collègues de l'Université de Kyôto, ce nous est un devoir de gratitude de mentionner ici le Père Antonio Gutiérrez, de la Province dominicaine des Philippines, qui a travaillé avec nous pendant plusieurs années et que nous avons eu le regret de voir partir trop tôt pour la Mission de Shikoku, où une obédience importante l'assigna en 1955.

Ce nous est un devoir de reconnaissance aussi de dire ici tout ce que nous devons au Père Paul Egli, dominicain suisse affilié à la Province dominicaine du Canada, qui par sa profonde connaissance de la théologie de saint Thomas et par la compétence acquise dans ses traductions antérieures de la Somme contre les Gentils (en partie publiée en japonais), et du traité de la Béatitude (dont nous espérons la publication), a apporté à notre travail de traduction une collaboration fort appréciée, surtout pendant les années où il suppléa le Directeur de l'Institut, alors que celui-ci dut s'absenter pour des voyages d'études en Amérique et en Europe.

Il nous fait plaisir aussi d'ajouter ici le nom d'un dominicain japonais, le Père Pierre Shigeru Komatsu, qui, après plus de dix ans d'études en Europe et au Canada, est venu se joindre tout récemment à notre équipe de spécialistes pour la faire bénéficier des deux traditions, chrétienne et japonaise, qu'il possède à un si rare degré. C'est là pour notre Institut Saint-Thomas d'Aquin, de Kyôto, une acquisition fort précieuse, dont nous ne pouvons trop remercier la divine Providence.

Le premier tome de la « Somme de théologie » de saint Thomas, qui vient d'être traduit en japonais, ne pouvait souhaiter un meilleur parrainage que celui qui vient de lui être accordé par le Professeur Saburô Takada. Gradué de l'Université Impériale — (cette dénomination a été remplacée par « Nationale », depuis la guerre) — de Kyôto, en 1927, le Professeur Takada a eu l'avantage exceptionnel d'aller poursuivre ses études de philosophie en Europe, pendant plus de cinq ans, de 1928 à 1933, sous les grands maîtres qui enseignaient alors dans les universités d'Oxford et de Berlin.

Dès son retour au Japon, en 1933, le Professeur Takada était nommé professeur à l'Université de Hiroshima, et il s'y trouvait encore quand la bombe atomique faillit mettre un terme fatal à une carrière académique qui donnait les plus belles promesses. Heureusement, le Professeur Takada put échapper par un hasard providentiel à l'hécatombe que l'on connaît, et il fut nommé, en 1947, professeur de philosophie ancienne et médiévale

à l'Université de Kyôto, pour succéder au Professeur Yamanouchi, qui venait d'être choisi comme Président de l'Université « Gakugei » (Arts et Sciences), de Kyôto.

Déjà autrement estimé pour sa traduction des *Ethiques* d'Aristote, publiée en 1938, le Professeur Takada ne devait pas tarder à être reconnu dans les milieux académiques du Japon comme l'une des plus grandes autorités en histoire de philosophie ancienne et médiévale par nombre d'articles qu'il publia sur Platon, Aristote et saint Thomas d'Aquin.

L'arrivée du Professeur Takada à Kyôto donna à notre travail de traduction un nouveau stimulant. Notre équipe fut réorganisée et les réunions hebdomadaires furent reprises avec un nouvel enthousiasme. Dans le but de pousser plus à fond la spécialisation des membres de notre équipe et d'encourager les efforts de chacun, il fut décidé, en 1955, de constituer au sein de notre Institut Saint-Thomas d'Aquin un « Centre d'études médiévales », dont le but tout spécial serait de revoir les manuscrits accumulés au cours des dix dernières années et d'en préparer la publication à brève échéance. Un Comité fut formé à cet effet, et les agrégés du « Centre » furent désignés avec leurs attributions et obligations respectives.

Notre « Centre d'études médiévales » ayant fait ses preuves, tant par les travaux de critique historique faits sur place que par les communications académiques données par nos membres dans les Congrès de Philosophie, tenus au Japon, il fut décidé, en 1957, de procéder sans plus de délai à la publication systématique de la « Somme de théologie ». Nous inspirant de la traduction allemande de la Somme, la *Prima Pars* fut répartie en huit sections et chacune de ces sections fut confiée à l'un ou l'autre de nos spécialistes. C'est alors que le Professeur Takada voulut bien assumer lui-même la responsabilité du premier tome (qq. 1-13), qui vient de paraître sous son nom. Les autres tomes, préparés par MM. Yamada, Kusaka, Yokoyama, Miyaji, Oshida et Yamamoto, paraîtront

au rythme de deux volumes par année, de telle sorte que la *Prima Pars* sera complètement traduite et publiée d'ici à 1965.

Quant aux deux autres parties de la Somme, il va sans dire qu'il est bien dans notre intention de les publier et nous avons le ferme espoir que ce travail se poursuivra encore plus facilement et plus rapidement, grâce à l'expérience acquise de notre équipe de traducteurs et au renfort que nous attendons de jeunes étudiants qui poursuivent actuellement leur préparation en Europe et en Amérique, grâce à des bourses obtenues de bienfaiteurs sympathiques à notre œuvre.

Notre grand rêve serait de compléter cette édition japonaise de la « Somme de théologie » pour le 7e centenaire de la mort de saint Thomas, en 1974. Certes, il nous reste à fournir une somme immense de travail et il nous faudra encore compter sur des subsides considérables pour pouvoir réaliser cette œuvre colossale, nous en avons conscience plus que tout autre, mais, d'autre part, nous faisons aussi pleine confiance à la grâce de Dieu, qui nous a aidés à commencer cette œuvre, et à la générosité de nos bienfaiteurs qui nous ont encouragés à la poursuivre jusqu'ici.

Un témoignage unique et inattendu de cette générosité à l'égard de notre entreprise vient de nous être donné, et nous croyons qu'il est de notre devoir de le mentionner en terminant, non seulement pour exprimer publiquement notre reconnaissance, mais aussi pour montrer par ce geste exceptionnel l'importance prépondérante que des milieux non-chrétiens attachent à la traduction des œuvres de saint Thomas d'Aquin, au Japon.

Le Ministère de l'Education, au Japon, ayant reçu un rapport détaillé du Professeur Takada sur les activités de notre « Centre d'études médiévales » et sur la traduction en cours de la « Somme de théologie », jugea que cette synthèse géniale de la pensée chrétienne méritait de prendre place parmi les œuvres classiques de l'Occident qu'il n'était plus permis aux intellectuels japonais d'ignorer et, sur ce, il décida d'adjuger une subvention spéciale pour la publication de chacun des tomes traduits et publiés par notre « Centre d'études médiévales ».

C'est grâce à cette subvention extraordinaire qu'il nous a été enfin possible de commencer la publication de cette traduction, à laquelle nous travaillons depuis quinze ans. Point n'est besoin de dire, ici, à quel point nous en sommes reconnaissants au Ministère de l'Education et à tous les officiels qui ont favorisé la requête présentée par le Professeur Takada, au nom de notre « Centre d'études médiévales » de Kyôto.

Nous savons que nos collègues d'Europe et d'Amérique sauront apprécier à sa juste valeur ce geste exceptionnel et qu'ils ne manqueront pas d'en mesurer la haute portée. Nous osons espérer aussi que nos amis de l'Occident ne voudront pas se laisser vaincre en générosité et qu'ils s'efforceront de collaborer avec nous à la diffusion des œuvres de saint Thomas à travers ces pays d'Extrême-Orient, où toute une élite de penseurs est avide d'assimiler la pensée du *Doctor Communis*. L'Orient et l'Occident ne peuvent plus s'ignorer et c'est surtout par une meilleure compréhension des grands penseurs qu'ils ont enfantés qu'ils arriveront à s'unir et à fraterniser pour la paix de l'humanité.

Vincent-Marie Pouliot, O. P.

Directeur de l'Institut Saint-Thomas d'Aquin,
Président du Centre d'études médiévales, à Kyôto

La sublimation et le mariage

1. — Nécessité relative de la sublimation dans le mariage

Sous peine de retourner au niveau de manifestations plus ou moins adolescentes, l'instinct sexuel doit être entraîné, dans la vie pratique, à se faire de plus en plus oblatif ; il doit se dégager le plus possible des traces d'égocentrisme instinctuel qui persistent toujours plus ou moins. Les exigences de la grâce qui doit transfigurer l'activité de toutes nos puissances humaines, exige un tel effort : « Il est nécessaire, écrit le Père Hermand, O. P., que ces mouvements passionnels soient *humanisés*, élicités *humainement*, c'est-à-dire selon une mesure vertueuse. La qualité spirituelle qui doit pénétrer et régler du dedans ces passions est la vertu de chasteté. [...]

« Chez le chrétien en état de grâce, cette vertu de chasteté [acquise] se double d'une chasteté infuse. La raison d'être d'une chasteté infuse est facile à saisir : enfant de Dieu par la grâce d'adoption, l'homme doit gouverner sa vie non seulement selon la raison, mais, de plus, selon la foi. De là vient que la vertu acquise de chasteté, œuvre de la raison, ne suffit pas à rectifier une chair qui doit, non seulement être *humanisée* mais, de plus, *évangélisée*. Cette *évangélisation* sera l'œuvre de la chasteté surnaturelle qui, découlant du fond de la grâce, est pur don de Dieu. La chasteté infuse ne rectifie pas la chair selon la même mesure vertueuse que celle donnée par la chasteté acquise. Elle la complète et la double, en s'étendant à des raffinements que la chasteté acquise n'eût pas atteints ; elle *divinise* proprement la chair » [1]. C'est ce qui faisait dire au docteur René Biot : « L'amour que le mariage incarne dans un don corporel n'est vraiment intégral que s'il est spirituel » [2].

---

1. *Vertu et vœu de chasteté*, dans *La Chasteté* (Coll. *Problèmes de la Religieuse d'aujourd'hui*), Paris, Editions du Cerf, 1953, pp. 119-122. Voir aussi R. Garrigou-Lagrange, O. P., *Les trois âges de la vie intérieure*, Paris, Editions du Cerf, 1938, t. 2, p. 142. Saint Thomas, *Somme théol.*, *IIa IIæ*, q. 151, a. 1-2.

2. *Education de l'amour*, Paris, Plon, 1949, p. 50.

L'*humanisation* et l'*évangélisation* de l'instinct sexuel nécessitent une certaine sublimation, qui doit être considérée, si l'on veut éviter les refoulements nuisibles, « plutôt comme un effort de transformation que comme une tentative de déguisement » [3]. La sublimation dans le mariage est évidemment toute différente de celle qui est exigée par le célibat consacré. Les difficultés seront plus grandes à certains points de vue : présence physique du conjoint, contagion réciproque des réflexes érotiques. Mais, sous d'autres aspects, ces difficultés seront moindres : raisons plus concrètes de faire effort à cause de la responsabilité de l'éducation des enfants, mise en commun du travail de dépassement, etc.

Cette sublimation aura un caractère *conjugal*, parce que recherchée en commun et réciproquement, pour des motifs et dans des conditions analogues à ceux de la sublimation individuelle. Ainsi en principe, cette sublimation commune est tout aussi réalisable, psychologiquement, que la sublimation individuelle. Mais, bien plus que par les moyens purement humains, la sublimation chez les époux est rendue possible par la charité, qui doit les porter à sublimer tout ce qu'il y a d'instinct animal dans leur amour et à surmonter les difficultés qui pourraient entraver cet effort : « C'est parmi les humbles réalités de la vie quotidienne et devant des problèmes de vie morale parfois angoissants, que les époux qui se sont aimés pleinement, corps et âmes, doivent tenter de cheminer vers l'idéal qui les fascina un jour et dont la réalisation ne se fait que lentement à travers des heures mornes et fastidieuses d'une vie sans éclat.

« L'entreprise est rude : elle demande un courage peu ordinaire et une persévérance peu commune. Il y faut un grand amour, celui-là même qui fut à l'origine de l'union, et dont la flamme doit être entretenue avec un soin jaloux. Mais l'entreprise est belle et mérite qu'on la tente. Elle ne s'appuie pas d'ailleurs sur le seul amour humain, trop impuissant dans

3. GABRIEL MADINIER, *Spiritualité et biologie dans le mariage*, dans *Limitation des naissances et conscience chrétienne*, Paris, Editions Familiales de France, 1950, p. 204.

ses meilleures aspirations, mais sur un amour qui vient de Dieu et qui porte avec lui la force de Dieu, la charité » [4].

Comme suite logique à une réflexion commune dans la période qui a précédé l'union, les époux doivent mettre en œuvre leur intention et leur volonté de développer la maîtrise de l'instinct et la part inévitable de sublimation que cela entraîne. Cette sublimation ne peut se faire mécaniquement, mais d'après une décision clairement réfléchie et nécessairement commune. C'est le degré de sublimation de l'instinct qui donnera à la vie conjugale sa valeur et sa force : « La sublimation des passions, écrit Gustave Thibon, n'est pas le privilège exclusif des êtres voués à la chasteté. La sexualité vaut ce que vaut l'homme tout entier : une âme naturellement élevée surélève, spiritualise toujours plus ou moins les images et les désirs qui se rapportent au sexe. Il y a également une sublimation progressive qui est aussi normale que nécessaire dans la vie conjugale » [5].

La sublimation en commun de la vie conjugale sera souvent rendue strictement nécessaire par des circonstances extérieures à la volonté des époux, comme par exemple les longues maladies, les séparations prolongées. D'ailleurs, pour conserver à l'amour physique du mariage toute sa densité, il doit, à un moment ou l'autre, être sublimé : « Ceux qui ne voient un progrès de l'amour conjugal que selon sa ligne charnelle en faussent l'économie : ils le conduisent dans une impasse où les raffinements les plus subtils ne serviront qu'à exciter un instinct désaxé qui jamais ne sera satisfait » [6].

Sans doute, l'idéal d'un amour physique spiritualisé dans le mariage peut paraître fort théorique ; en pratique, il est surtout lointain. Néanmoins, la tendance vers cet idéal est exigé par les réalités psychologiques,

---

4. Ch.-V. Héris, O. P., *Spiritualité de l'amour*, Paris, Editions Siloë, 1950, p. 289. Voir aussi Suzanne-Marie Durand, *Education et pédagogie de la sexualité*, dans *Morale sexuelle et difficultés contemporaines*, Paris, Editions Familiales de France, 1953, pp. 446-447.

5. *Sublimation et vie spirituelle*, dans *Médecine et sexualité* (Coll. *Convergences*), Paris, Editions Spes, 1950, p. 209.

6. H.-M. Oger, O. P., *La crise de l'âge adulte* (Coll. *Etudes Religieuses*), Liége, La Pensée Catholique, 1952, p. 60.

nerveuses et physiologiques de l'être humain, désaxées par les suites du péché originel et les restes des péchés personnels, mais toujours appelées à l'équilibre par la grâce rédemptrice du Christ.

2.— Déviations possibles de l'amour conjugal

Les déviations de l'amour conjugal revêtent des caractères différents chez l'homme et chez la femme. Dans son étude sur l'amour, publiée en 1858, Michelet écrivait sur le caractère *accapareur* de l'amour féminin, ces lignes pleines d'une profonde psychologie : « Le point secret, essentiel, capital et fondamental, c'est que toute femme se sent comme un centre puissant d'amour, d'attraction, autour duquel tout doit graviter. Elle veut que l'homme l'entoure d'un insatiable désir, d'une curiosité éternelle. Elle a le sentiment confus qu'il y a en elle un infini de découvertes à faire, qu'à l'amour persévérant qui poursuivrait cette recherche sans fin elle aurait de quoi répondre, qu'elle l'étonnerait toujours de mille aspects inattendus de grâce et de passion » [7].

Sans doute, la psychologie de la femme, en plusieurs de ses éléments, est complémentaire de celle de l'homme, et réciproquement. Néanmoins, la femme ne doit pas croire qu'elle peut être tout pour son mari, malgré son dévouement et sa fidélité réels, car nous avons immensément à recevoir des autres : « L'amour féminin, écrit justement Gustave Thibon, est moins spontanément égoïste et moins inconstant que l'amour masculin ; en principe, les femmes n'ont pas à lutter pour être dévouées et fidèles à celui qu'elles aiment. Mais leur affection n'est pas vierge pour cela de toute recherche de soi : elles veulent le bonheur de l'être aimé, mais elles voudraient aussi que ce bonheur ne dépende, ne vienne que d'elles : « Je te veux heureux, mais pour moi seule ! » Aussi, les purifications de l'amour féminin portent-elles moins sur l'égoïsme propre-

7. *La seconde jeunesse de la femme*, vue par Michelet, dans *L'Anneau d'or*, mai-août 1952, *Anges et démons de midi*, p. 226.

ment dit que sur une espèce d'altruisme avare et exclusif. Pour aimer en vérité, l'homme doit surmonter l'égoïsme tout court, la femme l'égoïsme à deux » [8].

La femme est portée à un amour accapareur, qui lui donne l'impression qu'elle peut combler adéquatement toutes les aspirations de son mari. Par ailleurs, cet amour est aussi plus idolâtre et plus excessif au point de rendre parfois l'épouse aveugle sur les défauts son mari, et de lui vouer une admiration telle que même sa vie chrétienne en soit affectée désavantageusement : « Combien de jeunes filles, ferventes et pieuses avant le mariage, vivent ensuite à peine leur vie chrétienne ! La raison, parmi bien d'autres, en est principalement que la femme est beaucoup plus idolâtre en amour que l'homme. Pour elle, l'être aimé est tout, et toute perfection. Foncièrement intuitive, nullement abstractive par tempérament, tout ce que la femme aime de beau, de grand, de bien, elle l'aime dans un être concret avec lequel elle identifie son idéal, sans faire la discrimination qui s'impose. Même dans le domaine intellectuel, la femme ne saisira jamais mieux une vérité que lorsqu'elle lui sera proposée par un homme qu'elle aime et qui personnifiera pour elle cette vérité. C'est pourquoi en amour, la femme est si facilement excessive » [9].

Quant à l'homme, son amour est moins idolâtre que celui de la femme ; en effet, « retenu à la fois par son égoïsme naturel en même temps que par une raison abstractive qui lui fait vite opérer le décalage entre le rêve et la réalité, son don sera plus réfléchi, et, s'il est sincère, il sera meilleur, plus éclairé sur les fins qu'il faut poursuivre, sur l'idéal qu'il s'agit de réaliser » [10].

Chez l'homme, l'égoïsme s'exprime d'une façon différente que chez la femme, car pour lui la conquête se fait en vue de sa jouissance personnelle : « L'homme peut très bien aimer d'amour, écrit encore le Père Héris, une femme dont il perçoit clairement les insuffisances morales,

8. Cité par A.-M. CARRÉ, O. P., *Compagnons d'éternité*, Paris, Editions du Cerf, 1938, p. 46.
9. HÉRIS, *Spiritualité de l'amour*, p. 296.
10. *Ibid.*, p. 296.

car son égoïsme lui fait chercher d'abord en elle sa propre satisfaction. Lui aussi fera des folies pour la femme aimée, mais dans le but de la conquérir et d'en jouir, au lieu que la femme perdra sa vie pour l'être aimé. Il faut donc que l'homme, pour atteindre au véritable amour, consente à se dépouiller de son égoïsme natif » [11].

L'amour conjugal ne doit pas être une idolâtrie réciproque des époux, et si la femme ne doit pas s'arrêter sur l'aimé pour lui vouer un culte d'adoration, le mari doit éviter d'être le but dernier où s'enlise l'amour de son épouse : « Dans cette œuvre d'amour qu'est le mariage chrétien, il appartient à l'homme de mettre les choses au point, d'empêcher que la femme ne s'attache exclusivement à lui, de l'entraîner plus haut que lui-même, vers les cimes d'une perfection dont il n'est qu'une image imparfaite. La femme suivra sans peine l'homme dans cet effort d'ascension spirituelle, parce qu'elle ne vit que pour lui et par lui. Le désintéressement de son amour sera, pour l'homme, un rappel constant du sacrifice qu'il doit faire de son moi s'il ne veut pas gâcher la beauté du don qui lui est fait et devenir l'idole avilissante de celle qui lui voue un tel culte. Il y a là toute une éducation de l'amour à laquelle les époux doivent se soumettre » [12].

D'ailleurs, cette éducation des époux leur évitera la désillusion d'avoir cru qu'une créature, le conjoint, pouvait satisfaire intégralement un cœur assoiffé d'infini. Cette éducation empêchera aussi, pour le combler à l'avance par Dieu, le sentiment de solitude qu'éprouvent les époux à leur maturité. A ce sujet, le Père Oger écrit justement : « Si l'homme est souvent déçu dans la vie, c'est qu'il a trop attendu d'une créature : il lui a demandé ce qu'elle ne pouvait lui donner. [...]

« Aucune créature ne satisfera le besoin d'infini qui est en notre cœur. Dieu seul peut le combler. A la fin de notre vie, Dieu ne nous reprochera pas d'avoir trop aimé ici-bas, mais d'avoir aimé trop peu, d'avoir borné notre amour. Il nous est permis d'aimer les créatures, mais

---

11. *Ibid.*, pp. 296-297.
12. *Ibid.*, p. 297.

elles ne peuvent être des écrans entre Dieu et nous. Elles ne sont que des images : toutes leurs perfections viennent de Dieu.

« La plus belle des créatures n'est qu'une approximation de sa beauté ; elle ne peut se substituer à lui. Ce serait le renversement de l'ordre. C'est pourquoi le premier commandement — le plus important — concerne Dieu et c'est un commandement d'amour : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces ». Dieu doit être en toute réalité notre premier Amour. Cela est vrai de tout homme, et non seulement de ceux qui se consacrent au service divin dans le sacerdoce ou la vie religieuse » [13].

Tôt ou tard, en effet, l'homme prend conscience du néant de la créature, de l'insatisfaction que laisse l'amour humain ; il lui faut alors se tourner vers Dieu, car lui seul est capable de combler la solitude personnelle et de rejoindre l'être au fond de lui-même. Ainsi, le sentiment de solitude qui un jour se développe, a par lui-même une vertu de purification : il aide à se connaître et à s'orienter vers Dieu : « Impossible de réaliser une union parfaite des époux qui se passerait de leur intimité en Dieu et avec Dieu. L'un et l'autre amour se soutiennent et s'harmonisent en un tout qui est la vie même des époux. Cependant chaque amour garde ses lois » [14].

Pour surmonter l'égoïsme qui peut porter les époux à attendre trop de satisfaction de la présence du conjoint, et pour prévenir les inconvénients sérieux d'une telle attitude, les époux devront mettre au premier plan un idéal supérieur : « S'engager dans le mariage, écrit encore le Père Oger, ce sera s'unir pour un but supérieur aux deux conjoints : la création d'une famille et le salut éternel de deux âmes. Ce double but assumé en commun doit aider les époux à se dépasser eux-mêmes avec la grâce de Dieu, et à s'appuyer continuellement l'un sur l'autre pour avancer ensemble sur ce chemin de perfection. Les époux ne peuvent vivre uniquement l'un pour l'autre : ils ont à communier dans des valeurs

---

13. *La crise de l'âge adulte*, p. 42.

14. Louis Lochet, *Amour conjugal et charité théologale*, dans *L'Anneau d'or*, mai-août 1952, p. 170. Voir aussi Héris, *Spiritualité de l'amour*, p. 298.

supérieures, capables de reléguer à l'arrière-plan leurs déficiences et leurs mesquineries personnelles. Faute de considérer ce but, ils seront toujours tentés de ne voir que leurs imperfections de créatures et de se les reprocher sans fin » [15].

3. — Sublimation et oblativité

Dans la perspective du nouvel idéal, l'acte d'union charnelle présente des caractères *essentiels*, qui expriment et portent au maximum la préoccupation oblative de l'amour humain dans le mariage. Mais le drame de chacun, très variable en intensité mais toujours présent, consiste en ce que les tendances instinctuelles insuffisamment évoluées mettent un certain obstacle au mouvement oblatif de l'amour psychologiquement ressenti et voulu. En d'autres termes, le dynamisme instinctuel, aussi longtemps qu'il n'a pas atteint les sommets de l'équilibre, tend à retomber sur lui-même de façon captative, alors que tout le psychisme conscient tend à l'altérité la plus sincère : « La tendance psycho-sexuelle évolue, de l'adolescence à l'état adulte, écrit l'abbé Marc Oraison, vers une oblativité de plus en plus grande, où la poussée sexuelle est de plus en plus éprouvée comme une force de *don* et d'altérité. La maturité est atteinte au moment où le sujet est capable d'engager toutes ses forces, même les plus instinctives ou spontanées, dans le don irréversible envers un autre sujet, de sexe complémentaire, perçu *totalement* comme *personne*, et non comme instrument d'épanouissement ou de satisfaction égocentrique.

« Enfin — ce qui est une conséquence logique de cette oblativité — on peut affirmer nettement que l'évolution normale de l'instinct psycho-sexuel se fait vers l'unicité de ce don, qui est un corollaire direct de l'oblativité irréversible.

« Il entre donc, chez l'homme, une donnée essentiellement nouvelle, qui va donner à la sexualité une signification de haute valeur spirituelle : l'amour. Dans la situation concrète de l'homme, l'équilibre reste toujours

---

15. *Op cit.*, p. 59. Sur la présence de l'enfant pouvant aider cette montée des âmes vers la perfection, voir Héris, *op. cit.*, p. 299.

à chercher entre les forces instinctuelles les plus obscures et les réalités affectives les plus spirituelles ; c'est la part de la volonté » [16]. Sans doute, convient-il d'ajouter que la part de la volonté doit être secondée par la grâce divine.

Par suite du péché originel, la sexualité est devenue le siège du plus grand désordre psychologique ; c'est pourquoi la loi évangélique se présente ici, comme dans les autres secteurs de la vie chrétienne, avec son caractère d'austérité et de *mort* d'abord, avant de conduire à la vie et à l'épanouissement : « La loi évangélique s'impose là comme toujours ; pour atteindre la vie divine, il faut passer par la mort. Quelles seront pour les époux les étapes de ce passage ? La mort que nous devons subir est la conséquence du péché. C'est donc ce qui en nous traduit le désordre du péché qui doit mourir. Et le premier moyen d'opérer cette rénovation, c'est de nous placer dans le sens de la notion créatrice par l'obéissance aux lois constituant notre nature.

« Dans le commerce des sexes, ces lois se résument en une seule, l'amour. Mais cette équivalence n'est valable que s'il s'agit d'un amour véritable qui, sans renier le désir instinctif, s'affirme de plus en plus comme une lutte contre l'égoïsme. On a trop dit dans des publications récentes que l'union sexuelle était entre époux le plus grand acte d'amour. En réalité, si l'usage commun de l'activité charnelle est une expression d'amour ayant une profonde résonance émotive et vitale, d'autres manifestations en montrent mieux le caractère volontaire et spirituel qu'il est nécessaire d'accentuer de plus en plus. Ce sont, entre autres, la compréhension mutuelle, le dévouement dans la vie quotidienne, le respect des lois de fécondité, l'éducation des enfants » [17].

Pour atteindre éventuellement à l'oblativité, les époux doivent apprendre à aimer vraiment, c'est-à-dire à se donner vraiment, car ils

---

16. *Introduction à la critique de toute morale sexuelle*, dans *Le prêtre et la famille*, août-sept. 1952, p. 7. Voir aussi Dr SUZY ROUSSET, *Aspects psychologiques de la chasteté*, dans *La chasteté*, pp. 198-201.

17. EUGÈNE TESSON, S. J., *Sexualité, morale et mystique*, dans *Mystique et continence* (Coll. *Etudes Carmélitaines*), Desclée De Brouwer, 1952, pp. 368-369.

contractent, chacun pour sa part, la responsabilité du bonheur et de la sanctification de l'autre. La purification de l'amour conjugal revêtira, en substance, les caractéristiques suivantes : « Purifier l'amour, c'est le dégager de la recherche de soi. Aussitôt que l'amour a reçu sa réponse, qu'il a sa réciprocité, chacun des amants, fiancés ou époux, doit se former à vivre pour l'autre. L'homme doit mettre son bonheur à rendre la femme heureuse ; la femme, à rendre l'homme heureux.

« L'amour, pour l'homme, ce doit être la joie de prendre sous sa protection la femme qui se confie à lui et de lui assurer la vie qui lui permettra de se réaliser parfaitement ; il doit entreprendre avec enthousiasme l'œuvre dont l'aboutissement est de rendre sa femme heureuse, de lui assurer à son foyer l'atmosphère qui assure toutes les espérances. Et la femme doit voir dans l'amour la joie d'être l'animatrice, le soutien de son mari, cette grâce à laquelle il sera capable d'affronter la vie et de remplir sa mission d'homme. Mais tous deux grandiront encore leur amour et le dégageront d'eux-mêmes, le sublimeront, en le centrant sur l'œuvre qui leur sera commune, les enfants dont la place dans l'amour conjugal est immense » [18].

Comme on vient de le laisser entendre, la sublimation et l'oblativité de l'amour conjugal devront jouer sur les deux fins du mariage, c'est-à-dire sur la fin primaire qui est la procréation et l'éducation des enfants, et sur la fin secondaire qui est l'aide mutuelle des époux [19]. L'amour doit, en effet, détruire les calculs fermés de l'égoïsme ; il est comme un départ vers l'inconnu, qui dépasse toutes les prévisions, un peu comme les exigences de la grâce dans une âme : « L'amour en son jaillissement premier, écrit Louis Lochet, est une expérience unique, originale, incommunicable. Il n'est pas susceptible de définition sur le plan général. Tout ce qu'on peut dire qui s'applique à tout amour authentique c'est qu'il est une transformation de toute la vie.

18. Jacques Leclercq, *Le mariage chrétien*, Paris, Casterman, 1952, p. 76. Voir aussi Héris, *Spiritualité de l'amour*, pp. 284-287, 295-300.
19. Pour les deux fins du mariage, voir can. 1013, § 1.

« Pour celui qui aime, l'amour n'est pas un sentiment qui s'ajoute aux autres, mais une vie nouvelle qui transforme tous les sentiments. Pour ceux qui s'aiment, tout semble neuf dans un monde nouveau. Ils redécouvrent tout ensemble. Leur vie même prend son sens en cette lumière. L'amour s'enracine dans la chair et s'épanouit dans l'esprit. Il est passion et choix. Il est désir et don de soi. Il est possession et désintéressement. Il donne accès à un monde où ces oppositions sont dépassées. Il est centre dans la lumière, commencement d'une vie nouvelle : il est une naissance. [...]

« Au vrai, l'amour se renouvelle du dedans. Comme une source, il se purifie en jaillissant. Contrairement à l'idée communément admise par nos sociétés romantiques, ce n'est pas en amour le commencement qui importe, mais la continuité, la permanence, le prolongement de l'étincelle première dans un feu continu et doux et parmi des cendres inévitables. L'art d'aimer n'est point du tout l'ensemble des recettes de la volupté... mais la science de faire durer et grandir au cours d'une longue vie humaine l'amour si rapide de la jeunesse.

« Science difficile. Il faut accepter les changements de régime. Voici les jours monotones, les fatigues et les recommencements. Voici les jours difficiles, les épreuves de santé et de pauvreté. Les jours surchargés, les enfants qui grandissent, qui occupent et qui accaparent. Les jours de combat et les jours de séparation. L'amour n'est plus le même. Plutôt c'est le même encore, mais enrichi, au cours de ces années, de la pureté, du dévouement et de l'éclat de la fidélité. Les joies et les peines vécues ensemble ont tissé des liens d'une solidité nouvelle. On croirait parfois qu'on n'a plus le temps de s'aimer, mais pour ceux qui ont compris que l'amour est don de soi, il se nourrit de tout et pénètre tous les instants » [20].

Par rapport à la fin secondaire du mariage, qui est l'aide mutuelle des époux, il convient de noter que le psychisme masculin et le psychisme féminin qui sembleraient, à première vue, n'être qu'une occasion de convoitise réciproque, peuvent aussi susciter l'oblativité et la

20. *Amour conjugal et charité théologale*, dans *L'Anneau d'or*, mai-août 1952, pp. 170-171.

bienveillance réciproques, qui seront un frein à la convoitise elle-même. En effet, dans le mariage, le mari doit exercer à l'égard de sa femme une protection paternelle, mais il a souvent besoin aussi de retrouver en elle sa mère. Par contre, l'épouse développera des sollicitudes maternelles envers son mari, qu'elle considérera comme son plus grand enfant, mais aussi elle aimera retrouver en lui la puissance tutélaire de son père.

Avec une fine psychologie, voici comment le Père Héris décrit ces comportements : « Le double psychisme que possèdent, chacun à sa manière, l'homme et la femme, va fortement les aider à entrer dans une compréhension mutuelle et à se traiter comme il convient à des êtres intelligents et libres. Les rapports de l'amour physique doivent être des rapports humains, et non de brutes uniquement dirigées par l'instinct. Si l'homme, dans ses relations conjugales, se comportait uniquement en homme, il risquerait d'y apporter tout l'orgueil et l'égoïsme de sa virilité, d'agir en maître et en tyran et de profiter de la faiblesse de sa femme pour l'asservir à sa puissance. Il faut qu'il puisse trouver en lui-même assez de délicatesse et de tact pour respecter la fragilité de celle qu'il prétend aimer, ménager son sens inné de la pudeur, sauvegarder sa dignité personnelle.

« Or ce qu'il peut y avoir en lui de psychisme féminin est là précisément pour l'aider à comprendre son épouse, à s'adapter à sa faiblesse, à son tempérament, et à lui épargner des attitudes qui la blesseraient et l'éloigneraient de lui. N'oublions pas non plus que son psychisme masculin oriente l'homme vers une certaine paternité protectrice et tutélaire à l'égard de plus faible que lui : dans son amour viril, l'homme peut se faire l'appui, le guide, le conseiller de la faiblesse féminine, en ce qui concerne l'intimité de la vie conjugale.

« Quant à la femme, sa féminité naturelle qui l'incline au don total, se prête heureusement à cette intimité, à condition qu'elle ne se laisse pas aller à des susceptibilités excessives qui la replieraient sur elle-même, et qu'elle ait assez de virilité pour surmonter l'appréhension première que toute intervention de l'homme dans sa vie de femme peut lui

faire éprouver. Il n'est pas d'ailleurs jusqu'à son instinct maternel qui ne trouve l'occasion de s'exercer, s'il arrive que l'homme éprouve un complexe d'infériorité qui le rende incertain et anxieux sur la conduite à tenir à l'égard de son épouse » [21].

De plus, l'enfant, dont la procréation et l'éducation constituent la fin primaire du mariage, peut favoriser considérablement la montée des époux vers la perfection, ainsi que la sublimation et l'oblativité de leur amour : « La simple fidélité que les époux se doivent l'un à l'autre, même animée de charité, écrit encore pertinemment le Père Héris, peut éprouver quelque peine à opérer ce dépassement [*i.e.* la montée des âmes vers la perfection]. Il y aura toujours, pour eux, tentation et risque de s'enfermer dans le cercle de leur amour mutuel et de s'y complaire. Car un idéal purement spirituel est trop désincarné pour les arracher sans conteste à eux-mêmes, surtout si l'on songe aux humbles conditionnements, physiques et sensibles, de leur amour.

« Les époux doivent s'aimer en un plus grand qu'eux-mêmes, mais ce plus grand qu'eux-mêmes doit leur être présent pour qu'ils s'en éprennent. Or il est là, dans l'enfant qui est le fruit de leur fécondité, dans cette vie fragile et précieuse qui éclôt et grandit comme une fleur vers un épanouissement à la fois charnel et spirituel, humain et divin. Cette vie réclame leur sollicitude incessante, et, en mettant leur amour à son service, ils détournent leurs regards d'eux-mêmes pour les attacher sur l'enfant » [22].

Le dévouement parfois héroïque, exigé des parents à cause de circonstances spéciales, peut transfigurer la paternité ou la maternité temporelles, comme ce fut le cas, par exemple, pour sainte Monique. « qui, après avoir donné le jour à Augustin, l'enfanta spirituellement par ses larmes et ses supplications. Monique obtint ainsi la conversion de son fils ; elle devint doublement sa mère, de corps et d'esprit » [23].

---

21. *Spiritualité de l'amour*, pp. 281-282.
22. *Ibid.*, pp. 298-299.
23. R. GARRIGOU-LAGRANGE, O. P., *Les trois âges de la vie intérieure*, Paris, Editions du Cerf, 1938, t. 2, p. 151.

Cette transformation de la paternité et de la maternité pourra se réaliser davantage lorsque les enfants auront quitté le foyer ; alors, « cette transformation spirituelle de l'amour des parents les aidera à se tourner vers d'autres tâches où ils pourront exercer un rayonnement spirituel très large. Ce rayonnement n'aura rien de commun avec ces agitations fébriles, ces prurits d'action sociale, que nous avons dénoncés chez l'homme qui a peur de se perdre, chez la femme qui veut tromper son mal d'enfant. Les formes extérieures d'action pourront être les mêmes ; mais la qualité des résultats, pour eux et pour les autres, sera toute différente » [24].

Cependant ce dévouement, si désintéressé soit-il, rencontrera des occasions de purification et d'intériorisation, notamment par les limites éprouvées dans les efforts personnels ou dans la malice humaine. L'homme cherche son épanouissement dans le domaine de l'activité, la femme dans celui du cœur, mais ni l'un ni l'autre ne peuvent y découvrir l'infini.

Il s'agit là moins d'un échec proprement dit, que la constatation des limites naturelles de nos possibilités, constatation qui doit orienter davantage vers Dieu : « L'homme ne peut trouver dans l'action, ni la femme dans son cœur l'infini auquel ils aspirent, mais il leur est demandé à tous deux d'aimer un Dieu infini et cette exigence exaltera de façon inouïe leurs possibilités.

« Leurs occupations terrestres n'ont pas de sens par elles-mêmes, car elles passeront, mais elles leur sont données pour être offertes à Dieu comme des preuves d'amour. [...]

« Notre travail peut être en tout temps louange et amour. Notre passage sur terre n'a donc pas pour but premier la réalisation de grandes entreprises, ni l'édification d'une fortune imposante et pas même la fondation d'une famille ou l'érection d'une œuvre charitable, car tout cela passera » [25].

---

24. Oger, *La crise de l'âge adulte*, p. 79.
25. Oger, *La crise de l'âge adulte*, p. 79.

Le succès ou l'échec de nos activités, si nobles soient-elles, ne revêt pour Dieu qu'une importance secondaire ; ce qui compte devant lui, c'est la charité qui les inspire, c'est leur poids de surnaturel et d'éternité.

Ovila Melançon, C. S. C., *Aumônier*

Sanatorium Notre-Dame,
Sainte-Adèle-en-bas, P. Q.

Jusqu'où allait la France ?

Depuis la Révolution, la France a négligé l'importance de son passé. Il a été obscurci au moment où les tombes des rois ont été désacrées. Mais il revit dans l'admiration que lui porte l'actualité.

Si des auteurs américains — Henry Adams ou Amy Kelly — ont eu le plaisir candide de consacrer leur vie à des recherches approfondies sur la France moyenâgeuse, l'activité de la *Mediæval Academy of America* de Massachusetts qui publie la belle revue *Speculum* ou le *Pontifical Institute of Mediæval Studies* de Toronto, l'Institut d'études médiévales de l'Université de Montréal, témoignent de l'intérêt des savants et historiens pour une époque reléguée dans l'oubli des mondes submergés. On y découvre plus d'un objet qui demande explication. L'incompréhension vient le plus souvent de la mésestimation de la pensée religieuse et philosophique du Moyen Age. Seuls les superstitieux acceptent les idées toutes faites, comme ceux qui ont laissé démolir Cluny, Cîteaux et Clairvaux et ne les ont pas reconstruits. Les Américains l'ont fait pour Monte Cassino. Les vieilles pierres étaient pourtant aussi éloquentes que les écrits. Elles témoignaient d'une pensée religieuse avec portée sociale et politique. Les textes de saint Augustin sont responsables de la conversion des barbares à qui était promis la *Cité de Dieu.* Ainsi ont pu être sauvées les valeurs spirituelles de l'Antiquité. Cette œuvre s'est accomplie en premier lieu en France sous l'empire du régime féodal.

En scrutant ce passé on découvre que l'organisation féodale à son apogée — du XIe au XIIIe siècle — porte la marque du génie français. Cette époque dont le souvenir est souvent négligé et les ruines trop lourdes pour être toutes conservées, représente pourtant une étape importante dans l'histoire d'une nation et même de la civilisation. L'étape devait être dépassée, mais pas avant qu'elle n'ait pu arrêter l'anarchie qui suivit le démembrement de l'Empire romain.

Une discipline sociale imposée par l'Eglise pouvait seule mettre un frein aux ambitions des chefs barbares et c'est en France que s'est opérée la soumission du temporel au spirituel. Cette soumission devait

graduellement permettre le développement intellectuel, et en protégeant l'étude et la méditation, assurer la continuité du droit et de la liberté. Les clercs du XIIe siècle avaient un sentiment juste quand ils parlaient de l'Isle de France comme d'une terre où la philosophie ancienne avait trouvé son siège. Le culte du beau s'y trouvait aussi. C'était l'époque où l'abbé Suger, conseiller de Louis VII, affirmait qu'à travers les symboles de beauté notre esprit pouvait s'élever des choses temporelles aux choses éternelles. L'élan qui a fait construire les fameuses cathédrales, y trouve son explication. Toute grande époque a laissé sa marque artistique dans la pierre et celle de la France féodale est aussi importante que celle des grandes civilisations de l'Egypte, de Rome ou de la Grèce antique.

Lorsque aujourd'hui les historiens américains ou anglais reprennent l'étude du Moyen Age pour y découvrir ce que d'autres ont manqué de faire, ils ont la tendance d'en attribuer le mérite à la puissance constructive des races du Nord. C'est plutôt le contraire qui répond à la vérité. Les forces spirituelles ont surgi dans le Midi et se rendant maître des énergies nordiques les ont pliées à leurs fins. La France a été le territoire où la floraison s'est opérée. Il en est résulté une floraison artistique qui a mis le parler français au service d'une civilisation nouvelle. C'était celle de la France des cathédrales. Christopher Dawson, l'érudit anglais, professeur à Harvard, le reconnaît mais l'appelle une civilisation romaine et catholique. Elle a été incontestablement formée sous le sceau de l'Eglise mais on y découvre aussi l'esprit profane. On y trouve celui des femmes qui ont su briser l'arrogance des guerriers du Nord. Le culte de Marie, Reine des Cieux, venait à leur aide. Il faudrait citer sainte Clotilde, Eléonore d'Aquitaine associée à sa fille Marie de Champagne, patronne des arts et des lettres et Blanche de Castille. Avec Jeanne d'Arc, la dernière grande héroïne de cette époque, le rideau tombe sur un acte prodigieux de l'histoire de France. L'héritage appartiendra désormais à la nation soumise aux rois.

La féodalité a été une improvisation française qui tout en mettant le roi à la tête d'une hiérarchie, doublait son autorité de celle de l'Eglise.

C'est l'Eglise qui garantissait l'obéissance. La hiérarchie sociale en était dépendante. Le système s'est désorganisé lorsque les féodaux se sont soustraits à l'autorité spirituelle du roi et plus tard quand le roi s'est dérobé à l'autorité du pape.

Le premier vassal qui se déroba à l'autorité de son souverain fut Guillaume de Normandie lorsqu'il entreprit la conquête de l'Angleterre en voulant être roi indépendant. Deux siècles plus tard l'édifice féodal se détraque quand Philippe le Bel se dresse contre le pape. La captivité des papes à Avignon et la destruction des Templiers avec leur puissante organisation financière, furent le signal d'une rupture dans la construction féodale, d'où vont sortir la réunion des Etats généraux et plus tard l'appel à la nation et la contestation du sacerdoce du roi. La chute du régime féodal fut accélérée par la guerre de Cent ans. La rupture avec l'Angleterre fit de cette dernière une puissance rivale mais seulement dans l'ordre temporel. Cette rivalité devait mettre un terme à l'expansion française et marquer une époque.

L'organisation de la France féodale stipule une autorité partagée, basée sur sa distribution territoriale. En termes actuels on pourrait parler d'un régime de décentralisation administrative et politique. De la mer du Nord jusqu'aux Pyrénées le pouvoir était morcelé et confié à la garde des seigneurs terriens, comtes et ducs qui dans leur émulation essayaient de se surpasser en créant des centres de richesse et de prospérité rivaux. Une langue déjà formée faisait la liaison entre les provinces. La maturité de l'organisation se voit dans son art. On peut l'appeler une civilisation, caractérisée par le style gothique. C'est le style inventé par les moines architectes, fussent-ils de Cluny, de Cîteaux, de Clairvaux ou de Saint-Denis. Les cathédrales géantes, la plupart dédiées à Notre-Dame, ont surgi simultanément sur un vaste territoire dont le centre se trouve entre l'Isle de France, la Champagne, la Bourgogne et le Poitou. Cette richesse tient du prodige. Elle témoigne d'une vigueur qui procède d'initiatives nombreuses et conjuguées. La liaison est maintenue par l'Eglise. La structure française bénéficiait de tous les avantages du fédéralisme.

L'Angleterre ne l'a pas connu, car la noblesse, dès le commencement, avait été un don du roi. Les barons se sont ultérieurement arrogé des droits en s'alliant aux communes et en se dressant contre l'autorité du roi qui était dépourvue de pouvoirs sacerdotaux.

En France il n'y avait pas suprématie d'un centre, mais plutôt interdépendance entre unités féodales égales en importance et reliées par la soumission à une autorité spirituelle déléguée par Rome. La canonisation de Louis IX consacre cette souveraineté spirituelle unanimement reconnue. Elle marque l'apogée du régime féodal. A cette suprématie devait suivre la rupture entre Philippe le Bel et Boniface VIII qui marque le déclin de cette époque.

Une société étroitement hiérarchisée, intégrant tous ses membres depuis le seigneur jusqu'à l'artisan et l'ouvrier, forte de son économie agraire, a créé en France des excédents d'énergie surprenants. Le siècle où se construisaient les cathédrales est aussi celui des expéditions hasardeuses et des entreprises coloniales le plus audacieuses. Elles devaient marquer du sceau français de nombreux pays. Les conquêtes territoriales et la mise en train des premières Croisades prouvent la puissance d'expansion de cette première civilisation française. Elle avait commencé avec la conquête de l'Angleterre par les barons enrégimentés sous les étendards de Guillaume de Normandie et s'est étendue jusqu'en Asie Mineure où les seigneurs français ont fondé le royaume de Jérusalem. L'expansion française conduira ses chevaliers à la conquête de Constantinople et à la prise de possession par les comtes d'Anjou du royaume de Sicile et de celui de Hongrie. Les historiens n'ont pas remarqué dans cette explosion d'énergie, les signes d'une civilisation qui a imposé sa langue, ses manières de vivre et son organisation à de vastes territoires depuis l'Ecosse jusqu'aux portes de l'Asie. Elle s'est donnée une structure politique et juridique, nantie d'une organisation financière aux mains d'un Ordre français, celui des Templiers et avait sa marque culturelle et son foyer aux bords de la Seine. Paris était son centre d'enseignement où les rhéteurs, les clercs et les savants reconnaissaient leur plus

grand maître dans saint Thomas, l'Aristote chrétien. La philosophie politique et éthique du Stagirite trouvait son équivalent dans la pensée nouvelle. Aucun élément ne manquait à la suprématie française du XIIIe siècle pour en faire une civilisation.

Si après la séparation de l'Angleterre, cette suprématie a connu un recul jusqu'à sa renaissance au XVIIe siècle, elle est d'autant plus intéressante à étudier qu'elle n'en fut qu'une éclipse. *Fluctuat nec mergitur.*

Toute civilisation procède d'un centre de vie nationale et culturelle. Son rayonnement vient d'une énergie à la fois matérielle et spirituelle. Telle nous apparaît la civilisation du monde antique et pareillement la civilisation chrétienne du Moyen Age. Si cette dernière a connu des moments sombres, elle reprit vie sous l'impulsion des centres religieux dont les plus actifs sont en France.

L'histoire de la civilisation se confond avec celle des nations qui l'ont acceptée. Des lois de transmission complexes l'ont fait passer d'une nation à une autre, mais toutes ont procédé de la même flamme. C'est le flambeau que les coureurs aux Jeux Olympiques se transmettent. Durant les derniers millénaires la France a porté ce flambeau le plus longuement.

Les prophètes allemands du siècle dernier avaient proposé des théories sans fondement. Houston Steward Chamberlain faisait de la race germanique le pivot de la civilisation et prétendait que le mérite des Français était dû à leur hérédité franque ou normande. Ses émules disaient que cette hérédité, une fois diluée, la France était vouée à sa perte. Comme tout pouvoir vient de Dieu, il faut chercher d'autres explications aux réussites nationales.

La Grèce antique s'est imposée aux Romains conquérants par son prestige intellectuel. Elle a survécu à Rome dans l'empire d'Orient. Il y eut trois empires grecs, celui de Périclès fondé sur la fédération des cités de la Mediterranée, celui d'Alexandre le Macédonien, et le troisième, l'empire d'Orient. Ce dernier a pu survivre à la destruction de l'Empire romain et a trouvé un renouveau sous Justinien, le sauveur du Droit romain.

Au moment où cet empire d'Orient s'acheminait lentement vers son déclin, un autre centre de puissance naissait en Occident. Le royaume des Francs devait servir de refuge à la nation française. Clovis était le premier chef germanique investi d'une double mission, celle de défendre la foi et de se vêtir de la dignité de consul romain. Le pape lui confia l'une et l'empereur d'Orient l'autre. Ainsi naquit en Gaule une nation qui devait hériter de la civilisation romaine. L'héritage lui a été assuré par l'activité des Ordres monastiques protégés par le sacerdoce royal. Saint Augustin était appelé à être l'idéologue, à la fois théologue et sociologue de la nouvelle société chrétienne. Ses écrits ont servi à reconstruire la cité des hommes guidés par les lumières de la *Cité de Dieu*, le livre de chevet de Charlemagne. L'histoire du Moyen Age en procède.

Quand l'Empire de Charlemagne eut trop grandi, l'héritier de la terre française eut le rôle de continuer la tradition de Clovis. Charles le Chauve n'inventa pas le régime féodal mais le réglementa et ainsi aidé de l'autorité spirituelle dont il était investi naquit une stabilité qui décida de la continuité de la tradition antique. Elle avait été confiée aux successeurs de Charlemagne mais tandis que les empereurs en Allemagne se disputaient avec le pape et convoitaient l'Italie, le sort de la civilisation se jouait en France. La puissance féodale et chrétienne subordonnait le temporel au spirituel. L'Angleterre aussi devint terre féodale à la manière française autant que le royaume de Jérusalem. Les premières Croisades répandirent cette même organisation jusqu'en Europe centrale et en Orient. L'aventure coloniale française devint une source de renouveau européen. Fédérale dans ses principes, elle a été responsable de la formation des nationalités européennes.

* * *

Les historiens semblent avoir négligé certains aspects de cette suprématie française, tel l'effet de l'expansion féodale en Europe centrale avec son centre de rayonnement la Hongrie. C'est le pape Boniface VIII qui en a eu l'initiative. Tout comme en Sicile, c'est la maison des comtes

d'Anjou de la famille de saint Louis qui représente l'influence française dans les pays du Danube. Quelques historiens dont le roumain Nicolas Jorga ont touché le sujet mais ne l'ont pas développé. Jorga a été tué par les gardes de fer durant les violences provoquées par la propagande hitlérienne en 1940.

L'historien roumain nous parle du premier contact de la France moyenâgeuse avec les pays danubiens, par les moines de l'Ordre des Hospitaliers. C'est l'époque de la fin des Croisades où les Ordres combattants se retirent de Palestine et cherchent un nouveau terrain d'activité. Jorga se réfère à l'historien français Philippe de Mézières, contemporain de Villehardouin et d'Henri de Valenciennes. Il y est fait mention des Latins d'Orient quand de Mézières parle de la double Valachie où les Chevaliers Hospitaliers viennent s'établir. Ils se font donner en 1240 des territoires dans la région qui se trouve aujourd'hui à la frontière entre la Roumanie et la Yougoslavie. C'est par eux que le nom des premiers princes roumains nous est connu. Ils règnent entre le Danube et les Carpathes. Le Pape en 1250 transfère ses terres à Maître Rimbaud, également français, et cette présence fait penser que plus d'un Français y était établi. L'emplacement se trouve dans la région par où passèrent les Croisades venant de France sur leur route vers l'Orient, depuis la seconde Croisade, conduite par Louis VII en compagnie de sa femme Eléonore. Celle-ci commandait, dit-on, le détachement des seigneurs provençaux. Mais ce n'est qu'en 1301 que la Hongrie est placée sous le sceptre de la dynastie des comtes d'Anjou.

Les liens avec la couronne de Hongrie s'étaient développés pendant les Croisades et la 5e Croisade a vu le roi de Hongrie associé à Jean de Brienne, roi de Jérusalem. Avec le règne des d'Anjou à Budapest, l'influence française s'établit non seulement aux bords du Danube mais, par des liens matrimoniaux, elle s'étend jusqu'à la Pologne. Les deux royautés se confondent et le roi de Pologne, Casimir le Grand, est élevé à la cour de Budapest. Une coïncidence significative fait que les principautés roumaines prennent corps et conscience de leur identité nationale

au moment où elles entrent en relation avec la cour française de Budapest. Il est dit que cette cour de Budapest était devenue pour l'Europe centrale une école de chevalerie, donc de civilisation.

A partir de ce moment commence la documentation historique sur le peuple roumain. Il renaît après les destructions causées par les invasions mongoles du début du XIIIe siècle. Depuis la venue de Charles-Robert d'Anjou sur le trône de Hongrie en 1301 et la fin du XIVe siècle quand le prince roumain Mircea étend ses domaines jusqu'à la mer Noire, le contact avec la cour de Hongrie coïncide avec l'organisation des principautés roumaines et la lutte contre les Turcs.

Quoique les historiens roumains n'aient pas élucidé les rapports des princes roumains avec la cour de Budapest, l'influence de cette dernière ne pouvait être moindre que celle exercée par la cour de Pologne, origine de l'amitié polono-hongroise. Des coïncidences frappantes indiquent l'importance de l'influence française dans les principautés roumaines. Ainsi les princes roumains sont nommés pour la première fois dans des actes où le roi de Hongrie leur reconnaît des droits à la manière féodale sur leur territoire. Les premiers princes roumains portent le titre français de duc. Ce sont les ducs de Fagaras. Avec la venue des Anjou, un Etat politique nouveau apparaît et, pour la première fois, les pays dévastés par les invasions mongoles acquièrent la stabilité.

Selon la chronique roumaine, le duché de Fagaras constituait un domaine féodal sous la dépendance du roi de Hongrie, mais, ultérieurement, en s'étendant vers l'Est, il se dérobe progressivement à son suzerain. C'est l'époque légendaire où les princes roumains, venus de Transylvanie occupent le versant sud des Carpathes et transportent leur capitale à Arges, connue pour la cathédrale reconstituée au siècle dernier par Leconte de Nouy. Arges devient le centre du pouvoir. Un épisode de cette nouvelle orientation montre le prince roumain entrant en conflit avec le roi Charles-Robert d'Anjou pour une dispute de reconnaissance de suzeraineté ; les troupes du roi de Hongrie sont arrêtées dans la montagne et obligées de se retirer. Ce conflit ne semble pas avoir créé un état d'ini-

mitié entre le prince roumain et la cour de Hongrie, puisque Alexandre, fils de ce prince batailleur, épouse une noble de la cour de Hongrie, du nom français de Claire. Cela se passe en l'an 1360, donc 30 ans après la bataille dans les Carpathes.

L'influence française se montre aussi dans les costumes de l'époque. L'ouverture des sépulcres des princes roumains dans l'église d'Arges, en 1936, a mis à découvert le costume des princes, identique à celui des chevaliers français de l'époque. Un travail d'orfèvrerie en or massif d'une boucle de ceinture de pur style gothique montre une influence, sinon une facture française. Parmi les compagnons du roi Charles-Robert l'histoire cite la présence d'un chevalier, Nicolas de Garas, chargé par le roi d'occuper avec ses troupes la forteresse de Nicopoli sur le Danube, où aura lieu la première rencontre des troupes alliées roumano-hongroises avec les Turcs.

L'histoire de la principauté de Moldavie, située plus au nord, est semblable. Le premier prince a son siège en Transylvanie, territoire dépendant de la couronne de Hongrie. Son siège est dans la province de Maramures, tout comme celui du prince valaque était Fagaras. Suivant l'exemple de son voisin du Sud, il étend son domaine au-delà des Carpathes et établit un nouveau siège pour son gouvernement plus à l'est, en mettant la montagne entre lui et son suzerain. Le roi de Hongrie lui envoit son chapelain Guy pour lui servir de conseiller. Ce prince roumain, du nom de Roman, établit avec l'aide du chapelain Guy, un diocèse catholique à Baïa, où un siècle plus tard, son successeur le prince Alexandre le Bon, va élever une église en style gothique. Ces princes roumains semblent avoir eu auprès d'eux des artistes français, dont il nous reste un missel enluminé à la manière des enlumineurs français de l'époque, exemplaire d'une beauté rare, qui se trouve dans la collection des manuscrits à la bibliothèque Bodleian d'Oxford. Vers la fin de cette époque, en 1445, une mention de voyageurs français ayant visité les pays roumains, est celle des émissaires du duc de Bourgogne, qui ont pris part à un

festin chez le prince Alexandre le Bon, en compagnie des ambassadeurs de Tartarie, la Russie d'aujourd'hui. Ils semblent avoir été impressionnés par le faste de la cour du prince de Moldavie.

* * *

La conquête musulmane va rompre le contact de l'Europe orientale avec la France. L'Europe change d'aspect. L'époque féodale finit et la France trouve dans une royauté forte un appui pour se refaire. Le roi cherche la collaboration des riches bourgeois, des hommes de loi et des marchands. Le développement capitaliste profane remplace le mutualisme et la réciprocité des services féodaux. Tandis que la France se replie sur elle-même pour mieux lutter contre l'anarchie et refaire son économie, elle reprend ses contacts avec l'Orient mais par la diplomatie. Ceci nous mène à l'alliance de François Ier avec Soliman.

Désormais le destin de la France sera dans les mains du roi et de sa politique étrangère. C'est Catherine de Médicis, attachée aux traditions romaines, qui pense aux principautés roumaines. Elle songe à une expansion française en Orient et voudrait envoyer des colons français dans les pays du Danube, surtout les calvinistes, dont l'activité lui crée des embarras. Dans le cadre de sa politique orientale, elle préparait l'accès au trône de Pologne à son fils Henri III. Son plan était de créer un grand Etat oriental dans lequel les principautés danubiennes seraient incluses. A cet effet ses ambassadeurs à Constantinople, le baron Aramont et après lui, le seigneur de Germiny, avaient leurs candidats pour le trône des principautés roumaines. Le prétendant Petrascu adresse une lettre à l'ambassadeur de France à Constantinople, en lui demandant son soutien. Le prince Pierre de Moldavie, surnommé Boucle d'Oreille, est également un protégé de Germiny et, en 1585, celui-ci rapporte à son souverain qu'il est très content de « son prince ». L'historien Jorga nous fait connaître un grand nombre de Français qui, depuis le XVIe siècle, s'intéressent aux principautés roumaines, ayant laissé des écrits sur leurs voyages. On y trouve les noms des seigneurs de Montalais, de Boncourt,

des chevaliers de Bougars, Charles de Joppecourt et d'autres. A la même époque, un prince de Moldavie, Jeremia Movila, engage des chevaliers français comme garde personnelle pour son fils et, en Valachie, le prince Mathieu Basarab reçoit chez lui comme conseillers le français Gaspar Caille et le Père jésuite Philippe Avril. C'était l'époque de la Réforme calviniste dont l'influence se fit vivement sentir en Transylvanie, et le prince, sous l'influence des nouvelles idées, fit traduire la Bible en roumain.

Avec Louis XIII et Louis XIV, la France arrive à un nouvel apogée de prestige. Mais cette seconde suprématie française ne semble pas être aussi active en Europe orientale. De nouvelles puissances ont surgi qui se disputent l'influence dans les parties du monde où la présence française est en recul. L'Autriche et la Russie diputent à la Turquie le droit de dominer les pays du Danube.

Désormais c'est à des initiatives non françaises que revient la tâche de maintenir la culture française dans les provinces roumaines et dans l'orient de l'Europe. Au XVIIIe siècle le prince Nicolas Mavrocordato, d'une famille noble grecque, esprit formé à la littérature de son époque, avait organisé à Constantinople une école de hautes études, appelée Académie du Phanar. Comme prince de Valachie, il avait auprès de lui un secrétaire français, selon une nouvelle coutume. Parmi les noms que l'histoire a retenus, il faut signaler ceux de Millo et de Linchou. Fin XVIIIe siècle, l'ambassadeur de France à Constantinople, M. de Saint-Priest, envoie au prince roumain des secrétaires personnels à titre de représentants, comme le furent Roche et après lui Tissandier. Un autre secrétaire, l'abbé comte de Hauterive, nous a laissé une documentation exprimant ses vues sur le peuple roumain. Il écrit en 1787 : « Le peuple moldave n'est pas comme la plupart des peuples d'aujourd'hui un composé dans lequel on trouve des traces d'une infinité de nations, agricoles, nomades, sauvages et civilisés, conquérants et conquis. L'Espagnol et l'Italien ne sont pas plus Latins, ni leur idiome. On reconnaît encore chez eux la constitution robuste des soldats romains et quand on voit les traits des

vainqueurs des Daces sur le relief de la colonne qui fut élevée à la mémoire de la conquête de Trajan, ce n'est pas sans plaisir qu'on les retrouve dans la physionomie de leurs descendants... Les Moldaves n'ont rien perdu de leur caractère original qui se révolte contre toute oppression nouvelle. J'avoue que cette tradition de l'ancienne liberté romaine est une chose à laquelle je m'attendais le moins et qu'il m'a été le plus doux de trouver à quatre cents lieux de Rome et à dix-huit siècles de Cicéron ». Cette voix française exprime des idées qui se feront surtout entendre avec la Révolution. Son mémoire dédié au prince roumain Ypsilanti, a probablement encouragé ce prince à promulguer le premier code de lois du pays portant un allègement considérable des corvées des paysans en usage sous ses prédécesseurs. Les idées de liberté ne vont pas tarder à renouer les liens de la France avec les Latins d'Orient.

Ces enchaînements font ressortir deux périodes de suprématie française bien distinctes dont la seconde n'est que la suite de la première. Aussi ne devraient-elles pas se porter ombrage. L'époque féodale du XIe au XIVe siècle a donné à l'Europe une empreinte française autant que celle du XVIe au XIXe siècle. Si depuis l'aventure napoléonienne et la croissance des nations transocéaniques, le centre de la civilisation semble s'être déplacé, l'idée nouvelle qui commande à cette réorganisation mondiale est quand même une idée française. Elle n'a pas encore atteint son but universel : le règne de la démocratie. France féodale, France royale et, aujourd'hui France démocratique, sont un enchaînement qui, dans l'ordre spirituel, relie le monde de Cicéron réinterprété par saint Augustin à celui de saint Bernard, de Jeanne d'Arc, pour continuer avec celui de Richelieu et le plus récent, celui de Léon XIII.

La mémoire du passé fait la grandeur d'un pays. Tel le voulait le champion de la démocratie au siècle dernier, Alexis de Tocqueville. Mieux qu'un autre, il avait compris le rythme de l'histoire. Pour apprécier de Tocqueville, il faut rappeler les paroles du Père Lacordaire dans son discours de réception à l'Académie française, quand il s'exprima ainsi sur l'auteur de la *Démocratie en Amérique* : « L'antiquité, la tradition,

les ancêtres, la majesté des siècles, tout cela était grand et vénérable, et il n'insulta jamais aux trônes tombés si méritée que lui semblait leur chute. Il s'en attristait plutôt comme d'une ruine où il lisait avec regret la caducité de l'homme et de ses œuvres. Mais cette dette payée à sa généreuse nature, il regardait le droit et l'avenir d'un œil ferme. Il cherchait dans ce qui était vivant le successeur de ce qui était mort, et l'illusion d'une immuabilité chevaleresque ne pouvait lui cacher le devoir de semer dans le sillon qui restait ouvert ».

Si tel ne fut pas le sentiment de ceux qui dérangèrent les rois dans leur sépulture, il reste pourtant deux tombes qui ont échappé à la vindicte révolutionnaire, celle d'Eléonore d'Aquitaine, qui repose à côté de son fils, Richard Cœur de Lion à Fontevrault. N'est-il pas dit que Richard, roi d'Angleterre, au plus fort de la bataille, était prêt à céder son royaume pour un cheval ? Tout français et roi qu'il était, la Révolution ne l'a pas sorti de sa tombe.

Radu A. Floresco

St. Bernard College, Alabama

Le sens des faits

Pour nos laïques : une école de théologie

Nos laïques pouvaient, il n'y a pas si longtemps encore, se plaindre de ce que le domaine des connaissances religieuses fût réservé aux seuls ecclésiastiques. Il en va maintenant tout autrement. Depuis le 19 octobre 1954, il existe à l'Université de Montréal un *Institut Supérieur de Sciences Religieuses* ouvert à quiconque désire se donner une culture profonde et une connaissance vraiment technique en théologie et dans les disciplines attenantes : exégèse, liturgie, histoire de l'Eglise, patristique, spiritualité, psychologie et sociologie religieuse.

Qu'on nous permette de donner ici, pour le bénéfice des intéressés, quelques renseignements sur l'organisation de cet Institut et les avantages qu'il peut offrir à plusieurs catégories de personnes.

Il s'agit d'une organisation considérable, au niveau universitaire, et qui peut se comparer à toute autre institution du genre actuellement en exercice. D'après l'annuaire de cette année, le personnel de professeurs spécialisés compte 48 membres. Le cours régulier, à plein temps, est de 2 ans pour l'obtention du baccalauréat, de 3 ans pour la maîtrise et de 4 ans pour le doctorat. Les deux premières années présentent un exposé général de l'ensemble de la doctrine ; les troisième et quatrième comprennent des cours annexes et à option : par exemple, patristique, en collaboration avec l'Institut d'Etudes Médiévales ; sociologie religieuse, avec la Faculté de Sciences Sociales ; psychologie religieuse, avec la Faculté de Psychologie etc. Il y a, enfin, en plus des cours de fin de semaine, des conférences et causeries portant principalement sur des sujets de culture générale. Pendant l'année scolaire 1959-60, le nombre des étudiants inscrits était de 80 hommes et de 68 femmes. On comprendra, les cours réguliers étant de haute spéculation, qu'il est en général indispensable que les élèves inscrits aient fait leur humanité et qu'ils possèdent au moins le latin.

Le milieu canadien qui a le mieux répondu, jusqu'à ce jour à l'occasion offerte d'une spécialisation en Sciences Religieuses a été le personnel enseignant de nos écoles primaires et secondaires. On peut maintenant voir approcher le jour où personne ne pourra enseigner la religion, au moins dans nos institutions qui donnent les grades supérieurs, avant d'avoir obtenu le baccalauréat de l'Institut. Tout le monde accordera que la mesure s'imposait, mais il n'y a que justice à reconnaître que pour

en arriver là beaucoup de travail et beaucoup d'audace, — le coup d'œil d'aigle aussi d'un grand Cardinal, — auront été requis. Quand nos parents canadiens entendront leurs enfants parler Bible, Liturgie, Art sacré etc. ils pourront se dire que, très probablement, l'Institut de Sciences Religieuses vient d'entrer chez eux.

Mais d'autres milieux devraient être atteints, et c'est surtout ce point que j'entends ici mettre en évidence.

Rappelons, tout d'abord, d'une manière très générale et sans appuyer trop, que des chrétiens cultivés ne peuvent se contenter d'une connaissance religieuse de l'ordre du primaire. Le christianisme est, certes, comme toute religion, une expérience religieuse ; mais cette expérience ne peut pas ne pas chercher à s'exprimer en termes intelligibles. Les propositions de foi définie ne lui suffisent pas, ni les préceptes d'une morale qui ne dépasse pas l'ordre du commandement. Cette foi tend à se tourner en vision : vision neuve de Dieu, de l'homme, du monde ; et cette morale répugne à être réduite à l'état de casuistique craintive et mesquine : elle veut être un principe de renouvellement permanent dans l'individu qui s'en alimente et dans la société qu'elle doit féconder.

Or voilà justement en quoi l'Institut apporte au chrétien d'élite un secours appréciable. Non pas tellement en raison du fait qu'il en retirera un bagage imposant de connaissances qui ajouteront à son érudition, mais surtout parce qu'il y acquerra cette méthode de pénétration personnelle et originale du contenu de la foi, qui est la théologie même : expression d'une foi qui cherche à devenir intelligible au croyant. Par là, c'est une libération et un exhaussement que l'Institut apportera aux âmes vraiment profondes : l'accès à une intuition satisfaisante pour l'esprit et inspiratrice pour le cœur. Je cite ici l'aveu d'un ancien élève : « Je me sentais appelé à l'étude des sciences, mais je portais en même temps en moi une grande inquiétude. Le catholicisme qu'on m'avait présenté jusque-là me laissait sceptique. Je commençais à craindre d'être toute ma vie tiraillé entre science et foi. J'ai donc décidé d'en avoir le cœur net et me suis inscrit à l'Institut. Après deux ans, je crois avoir trouvé ici ce que je cherchais : j'ai l'impression que mes idées sont maintenant claires et que ma paix religieuse est bien assise ».

Puis-je ajouter à ce témoignage la constatation d'un auteur maintenant assez connu : « La civilisation française, et plus généralement la civilisation occidentale, est imprégnée de christianisme. Dans les pays qui se trouvent sous le régime de la neutralité confessionnelle, la morale officielle, dans la mesure où elle existe, est une morale chrétienne laïcisée ; les valeurs spirituelles que l'on continue à y promouvoir sont l'héritage

d'un long passé de christianisme. Aussi, de même que, être religieux, c'est être chrétien, l'irréligion et l'areligion consistent dans une attitude à l'égard de la religion chrétienne : c'est le Dieu des chrétiens que rejette explicitement l'athée, et c'est encore en s'inspirant du Dieu des chrétiens que le partisan d'une religion naturelle se fait de Dieu une conception à sa convenance » P. Foulquié, Métaphysique (Paris, éd. de l'Ecole, 1957). S'il en est ainsi comment un penseur occidental pourrait-il prendre sérieusement position sur un problème quelconque ayant des implications religieuses sans une connaissance préalable et exhaustive de la théologie ou, si l'on préfère, du système chrétien ?

Que cela suffise donc pour les constatations générales. Je signale maintenant, rapidement, des milieux canadiens qui pourraient bénéficier des cours de l'Institut.

Tout d'abord, nos journalistes... Quel journal ne serait heureux de compter dans son personnel au moins un laïque, homme ou femme, vraiment qualifié pour traiter des choses de la religion. La page religieuse de nos journaux, — quand ils en ont une — est ordinairement étoffée d'articles « importés », souvent de haute qualité, mais dont les principes devraient être repensés et présentés au lecteur canadien dans une langue plus familière et en fonction de problèmes qui le concernent plus immédiatement. De même, dans ces journaux, quelle pitié, en général, du point de vue chrétien, que la page réservée aux critiques d'art ! Quel suicide et quelle forfaiture, pour qui prétend pénétrer le monde de la culture, d'ignorer systématiquement la part de l'expérience religieuse et du christianisme lui-même — Foulquié vient de l'expliquer — dans ce domaine ! Mais comment, par ailleurs, y prétendre, de manière forte et originale, sans une étude profonde de cette Révélation qui a bouleversé les cadres de notre pensée et notre sentiment même de la beauté ? Imaginez que le christianisme n'apporte au monde qu'un Index, c'est s'avérer incapable ou de l'envisager dans son ensemble ou de dépasser ses propres préjugés.

Ensuite, les milieux de la radio et de la télévision... Le fait est qu'on y cherche, justement, des laïques qui aient la compétence voulue pour prendre en main des émissions de caractères religieux. Or celles-ci sont nombreuses de plusieurs espèces. Sans compter les romans-fleuves, dont les auteurs ou metteurs en scène ont besoin occasionnellement de savoir combien de cierges on met sur un autel ou quand le prêtre fait tel ou tel geste, etc., il y a les reportages sur des congrès ou cérémonies religieuses, les interviews et rencontres — qu'est-ce qu'on n'y entend pas à l'occasion

— avec des personnages du monde religieux, la préparation enfin de programmes d'éducation, d'amusement, de culture religieuse générale ou spéciale, pour lesquels vraiment le personnel est actuellement réduit à l'extrême.

Ensuite, naturellement, les milieux spécialement consacrés à l'Action catholique... Combien y rencontre-t-on, au témoignage même des aumôniers, de militants généreux mais qui manquent d'élan, d'audace et d'initiative parce que incertains et mal instruits des vouloirs et des pensées profondes de l'Eglise.

On en pourrait dire autant des milieux politiques... Que d'hommes bien intentionnés, dont les ailes sont coupées faute de cette connaissance qui les libérerait. On craint toujours que le « clergé » proteste, que les bonnes âmes se scandalisent, alors que bien souvent toute la masse des fidèles aspire à ces réformes qui n'en finissent plus de ne point se faire.

Enfin, ayant eu comme bien d'autres l'occasion de m'y casser le nez, comment ne pas penser aux travailleurs sociaux, psychiatres, psychologues qui ne peuvent exercer leur métier sans quotidiennement se heurter au problème religieux : soit qu'ils s'y attaquent, pour leur malheur, soit qu'ils l'évitent et le contournent, pour le malheur de leurs clients.

Je n'insiste pas. Je donne à penser seulement quel service inappréciable pourraient rendre à l'Eglise canadienne des laïques théologiens. Que de problèmes religieux dont ils sont les seuls à saisir les implications dernières, pour y être étroitement mêlés et quels développements ils apporteraient à la doctrine traditionnelle par l'apport de leur expérience et de leur réflexion ! Que d'équivoques tomberaient, que de refoulements seraient évités, si prêtres et laïques se rencontraient dans un monde commun de pensée et d'orientations intellectuelles et spirituelles !

Hyacinthe-Marie Robillard, O. P.

Mohammed et saint François [1]

L'imagerie et la littérature populaires ont beaucoup fait pour nous donner de certains saints une impression inexacte. Ainsi de saint François d'Assise, de la vie de qui on a surtout souligné le côté poétique. Et pourtant, c'est sa charité ardente, son âme fougueuse, son énergie virile, son esprit apostolique qui ont donné à l'ascétique moine de l'Ombrie une si grande autorité sur son siècle comme sur ceux qui l'ont suivi.

1. Giulio Basetti-Sani, O. F. M. 23 cm. 284 pages.

Cet homme, que l'on se figure doux, sédentaire et reclus, a eu des insoumissions héroïques, des audaces de Croisé, des ambitions apostoliques aux dimensions de la Terre.

Un orientaliste de marque, le Père Giulio Basetti-Sani, O. F. M., dans son livre : « Mohammed et saint François », analyse à fond l'attitude de ce dernier envers l'Islam et sa religion conquérante. Il relate la visite du Sultan Melek-el-Kamel, où le saint joue un rôle d'ambassadeur et de prophète. Il cite ses propositions hardies, qui ne tendaient à rien moins qu'au rapprochement de l'Occident chrétien et de l'Orient schismatique. Il expose ce qu'était la situation internationale en ce début du XIIIe siècle et ce que signifiait l'apparition soudaine du moine de l'Alverne dans le camp militaire de Damiette et son intervention en plein cœur de la « Guerre Sainte » en dépit d'une opposition catégorique du Légat apostolique.

Avec sa profonde connaissance de la religion islamique et de l'Orient, le Père Basetti-Sani replace dans ses données véritables l'antagonisme qui, depuis mille ans, a opposé chrétiens et musulmans sur le plan doctrinal. Son apologétique subtile contredit l'enseignement trop rigide qui a eu cours jusqu'à aujourd'hui. Et c'est dans une optique bien plus nuancée et, pour ainsi dire avec les yeux mêmes de saint François, qu'après avoir lu ce livre nous envisageons Mohammed, devenu prophète chez les Ismaélites.

On demeure stupéfait de la largeur de vue et de l'esprit réaliste de ce saint intelligent. Devant certaines manifestations actuelles d'ostracisme et d'un catholicisme étroit, rabougri et inopérant, on sent l'impérieux besoin de communier à la pensée large, tolérante, si riche en charité féconde, si vraiment catholique, de ces saints plus que jamais présents bien qu'ayant vécu dans les siècles lointains.

Le projet papal d'un prochain Conseil œcuménique s'inspire d'un esprit de fraternité universelle. Il rejoint le rêve œcuménique de saint François. En quoi apparaît avec une fulgurante clarté l'unité de l'Eglise dans le temps.

P. S.-R.

Connaître la Bible

Avec la collaboration du R. P. Beguerie, c. s. s. p. de M. Hanon (Reims) et du Centre d'Etudes Bibliques Notre-Dame (Paris) une nouvelle collection qui sera appréciée et recherchée des fervents de la Bible, nous arrive avec *Jérémie et Isaïe.*

Après la publication de la Bible de Jérusalem en format de poche, des voix de plus en plus nombreuses demandaient un commentaire, un guide de lecture, une histoire d'Israël, un atlas, en un mot, des instruments de travail dont les lecteurs de la Bible avaient besoin. Depuis quinze ans, près de deux millions d'exemplaires de la Sainte Bible ont été diffusés à la suite de l'initiative du Cardinal Liénart, de l'Abbaye de Maredsous et de l'Ecole Biblique de Jérusalem. Beaucoup de lecteurs ne font pas partie d'un cercle biblique paroissial où ils auraient pu trouver conseils et éclaircissements, et même les membres des cercles bibliques avaient un grand besoin d'un instrument de travail qui n'existait pas en librairie.

Afin de connaître exactement les besoins des paroisses, Desclée De Brouwer, maison d'édition, est entrée en rapport avec un certain nombre d'entre eux. Une enquête nous a permis de constater que l'un des ressorts les plus puissants du mouvement biblique était le désir des fidèles de prendre clairement conscience de leur qualité de membres du peuple de Dieu, d'un peuple en marche, et de répondre *hic et nunc à* l'appel de Dieu.

En prenant conscience de la dimension historique dans leur propre vie chrétienne, ils souhaitaient comprendre l'histoire du peuple de Dieu dans l'Ancienne comme dans la Nouvelle Alliance. Ils demandaient un commentaire capable d'éclairer l'histoire d'Israël, ses institutions, son évolution.

La section biblique des Editions Desclée De Brouwer, à la suite de nombreuses enquêtes, a décidé de placer son commentaire des Saintes Ecritures à la fois sous le signe de l'exégèse biblique et de l'exégèse théologique et spirituelle. Une première série de commentaires dégagera au niveau des résultats de l'exégèse biblique les explications et informations d'ordre historique, géographique et archéologique nécessaires pour comprendre les circonstances à travers lesquelles Dieu s'est adressé à son peuple.

Un tel commentaire exigeait d'être complété par des cartes, des documents, des photographies que l'on ne trouve normalement que dans une histoire ou dans un atlas biblique.

Parallèlement à ce commentaire, la section biblique des Editions Desclée De Brouwer prépare un commentaire spirituel qui paraîtra en son temps et complètera la première série proprement exégétique.

En même temps sont en préparation un atlas et une histoire d'Israël.

Cette collection : *Connaître la Bible*, s'ouvre sur deux volumes im-

portants et qui s'avèrent une réussite. *Jérémie*, 188, p. et *Isaïe*, I, 156 p., texte français de Jean Steinmann, avec cartes, photos, documents, entrent magistralement dans le plan que se sont tracés les responsables de cette Collection. Nous leur souhaitons plein succès.

XXX

Un Directoire Pastoral [1]

La *Commission diocésaine de liturgie* de Montréal vient de publier un *Directoire Pastoral* portant sur la *Messe* et qui a été simultanément approuvé et adopté par les évêques de Valleyfield, Joliette, Saint-Jean-de-Québec et Saint-Jérôme pour leurs diocèses respectifs. Des circonstances particulières ayant empêché que la réforme liturgique, appelée par ce Directoire, ne fût lancée et soutenue avec toute la publicité qui convenait, nous ne pouvons que souhaiter l'occasion heureuse qui permettra de donner à cet événement une attention et un éclat dignes de son importance.

Du *Directoire* lui-même, le moins qu'on puisse dire est qu'il appelle une admiration sans réserve : œuvre de sobriété, d'érudition, d'équilibre, nourrie aux meilleures sources et accompagnée de justifications décisives. Les principes fondamentaux, commandant un renouveau puissant, sont là. Il n'y a plus à attendre que l'épreuve finale de leur application... On pressent que certaines résistances seront assez vives. Habitués pendant un si long temps à ne mettre plus sous le mot *liturgie* qu'une série de prescriptions méticuleuses, régulièrement controversées, plusieurs prêtres seront portés à ne voir, au départ, dans ces initiatives, qu'innovations sans conséquences et vite oubliées. Un grain de mauvaise volonté ou de malice germant, de ci de là, on discernera avec sagacité, dans cet ensemble, les suggestions apparemment inadaptées ou actuellement irréalisables, et l'on se croira justifié de passer outre. Le paresseux, remarque à ce propos l'Ecriture, pour n'avoir point à quitter son lit, se dit : « Il y a un lion dehors ! je vais être tué dans la rue... »

Il y a d'ailleurs, — les auteurs l'ont bien indiqué, — un *processus* à suivre dans l'institution de ces réformes. Tout commencera, comme il se doit, au plan de la connaissance, par une revalorisation du sens de la messe et de la prière communautaire. L'Eglise, qui a sur ce point une expérience séculaire, laisse ordinairement *désirer* — et, parfois, véhémen-

1. *Directoire pastoral, La Messe* (Montréal, éd. de la Commission diocésaine de liturgie 1071, rue de la Cathédrale, 1960).

tement ! — les réformes qu'elle a l'intention d'imposer. Le procédé est de bonne psychologie : on n'apprécie point ce qui n'a rien coûté et ce pour quoi on n'a point bataillé. Il faudra donc que des sermons préparatoires éveillent l'attention des fidèles et les rendent désireux des réformes suggérées. Il faut leur faire voir « comme ce serait beau et bon si... » leur messe paroissiale redevenait ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être : la prière des enfants de Dieu, unis en une seule famille et, dans l'exercice même de leur communion fraternelle, accédant à une profonde communion avec Dieu. Ceci bien compris, les fidèles accepteront que soient pris les moyens qui permettent la réalisation et l'explicitation de cette communion des cœurs dans la prière par excellence : la messe ! Alors seulement les gestes liturgiques, d'allure communautaire, prendront un sens : messe dialoguée ou chantée par la foule, attitudes rituelles correspondant aux mystères signifiés etc.

Même dans ces cadres, des précautions élémentaires resteront de mise. Croyant aller au plus simple, par exemple, tel curé commencera par demander aux fidèles de se conformer aux « attitudes » recommandées par le Directoire : assis, debout etc. avant d'avoir fait la lecture et l'explication des textes sacrés et des parties de la messe. Or, justement procéder ainsi sera courir à l'échec. Dérangés dans leurs habitudes, bousculés, ennuyés de ne plus savoir quoi faire, les fidèles se rebuteront et refuseront de se prêter à une gesticulation plus troublante à leur gré qu'édifiante. C'est l'inverse qu'il faut : expliquer les textes d'abord, la signification de tel ou tel rite, et ensuite seulement, l'ayant fait pressentir et désirer, exiger le geste ou l'attitude appropriés.

En cette réforme comme en toute autre, on le voit assez, indulgence, intelligence et patience doivent être les vertus dominantes. Il y a, partout, des points en souffrance et c'est à ceux-là qu'on doit se porter en premier lieu. Inutile d'attendre qu'une foule soit unifiée et attentive, quand tout est organisé pour la diviser et la distraire. Le dialogue est impossible, si les communions se donnent depuis le début de la messe jusqu'au sermon, si l'Offertoire est traversé du va-et-vient de deux ou trois quêtes successives, s'il ne tombe du microphone au temps des lectures qu'un grognement sourd, nasillard et inarticulé ! De même, il n'est pas nécessaire de faire dialoguer toutes les messes dès le premier dimanche, et de causer par là un embouteillage catastrophique au-dehors : le choix d'une messe de premier vendredi du mois ferait beaucoup mieux l'affaire. Enfin, il est inutile d'irriter et d'écarter à jamais l'organiste, le maître-chantre ou la chorale entière, si on n'a rien d'autre à leur proposer que l'obligation de se taire, au lieu de leur révéler la place véri-

table et l'importance réelle de leur intervention aux moments désignés par les canons officiels.

Le rôle assigné au Commentateur est délimité et défini avec un soin minutieux. Point de ces péroreurs qui ne sont là que pour empêcher le silence de se faire et la prière de prendre son véritable essor, qui est contemplation. Un savoir-faire, un tact presque parfait sont requis, qui requièrent à leur tour une préparation soignée. Ce maître chorège une fois trouvé, il faudra encore être en état de le libérer de toute autre obligation un jour de dimanche, où tout le personnel disponible est déjà en service. Peut-être l'occasion sera-t-elle bonne pour opérer une réforme depuis longtemps souhaitée ! Ce n'est ni partout ni depuis toujours que les prêtres exercent le « ministère » de la quête, qui ne réclame aucune consécration spéciale. Je me suis laissé raconter, sans prendre la peine d'aller vérifier, qu'à l'église Saint-Patrick, de New-York, des enfants de chœur remettent les plateaux aux hommes rencontrés dans les premiers bancs et ceux-ci, précédés de l'enfant, font l'allée entière. L'exemple a du bon et s'il est véridique, vient d'assez haut pour balayer la majorité des objections qu'on tenterait de susciter là contre.

Qu'on lise encore les pages magnifiques consacrées aux messes de mariage et de funérailles. Comme tout cela est plein de bon sens, comme tout cela s'impose, et comme il est pitoyable que nous soyons tombés si bas, par une suite d'incompréhensions et d'accommodements maladroits ! Comme il serait facile, par ailleurs, sans tomber dans aucune extravagance, de restaurer ces chefs-d'œuvre d'art, de piété, d'action éloquente et illuminatrice que sont nos cérémonies religieuses ! Que ne pourrait devenir une messe de mariage à laquelle tous les invités participeraient ? une messe de funérailles chantée et dialoguée par tous les parents et amis du défunts, réunis autour de sa dépouille réservée pour la grande résurrection ! Et c'est tout cela qu'on nous gâche quotidiennement par un pathos d'opéra bouffe et un formalisme faux qui ne respire plus que froideur et routine... Il est vraiment « admirable » ce mot de Pie XII, cité par les auteurs du Directoire, dans le *Décret de promulgation*, où il affirme que le courant actuel de rénovation liturgique « est apparu comme un signe des dispositions providentielles de Dieu sur le temps présent, comme un passage du Saint-Esprit dans son Eglise pour rapprocher davantage les hommes des mystères de la foi et des richesses de la grâce qui découlent de la participation active des fidèles à la vie liturgique » [2].

Hyacinthe-Marie Robillard, O. P.
Institut des Sciences Religieuses, Montréal

2. *Discours aux congressistes d'Assise, A.A.S.*, 48 (1956) 712.

Le jardin de nuit

Une œuvre d'art aussi remarquable par sa finesse que par son originalité, a récemment vu le jour, publiée par les soins de la Société culturelle Ameuroasie, à Ottawa.

Il s'agit d'un poème calligraphié de « Jabry » : « Le Jardin de Nuit », illustré de desseins à l'encre de Chine par le maître japonais Dômoto Inshô. Le papier japon, de même que la toile teinte de diverses couleurs qui habille la couverture et les plats, sont fabriqués à la main. Ce livre de grand luxe est enfermé dans un étui, sorte de tryptique aux fermoirs d'ivoire, décoré de lavis de trois teintes, à l'intérieur.

La présentation est si belle qu'on demeure quelques moments à l'admirer avant d'ouvrir le volume. Celui-ci n'a été tiré qu'à mille exemplaires, dont deux, — marqués de leurs initiales — ont été offerts à Sa Majesté Impériale et à Son Altesse Impériale du Japon, à l'occasion de la naissance d'un prince héritier. Trois exemplaires sont en outre hors commerce. Les neuf cent quatre-vingt-quinze autres ont été mis en librairie à travers le monde.

Le poème est l'œuvre d'un contemplatif, mais de cette contemplation à l'orientale, à peine subjective et totalement sereine. L'observateur s'incorpore à la nature. Il s'identifie à elle. Il se fixe dans une immobilité passive et réceptive. Il est extrêmement attentif aux bruits, au mouvement, aux rythmes, aux couleurs et à leurs jeux changeants. Il absorbe les sensations et se laisse absorber dans le cosmos. Il glisse dans une sorte de nirvâna où la conscience, loin d'être obnubilée, acquiert une grande acuité.

Exprimées en un français moderne mais bien articulé par des verbes, les images évanescentes et floues, que forment ombres et clartés atténuées du jardin de nuit, sont d'une intense poésie. L'état d'âme du narrateur, ce paysage intérieur, est accordé à leur fluidité. La nuit en brouille le rythme intime comme, à l'extérieur, elle confond les sons et dissout les couleurs. L'imprécision des formes et le vague des impressions créent une même atmosphère vaporeuse. Celle-ci a l'élasticité des nuages et la langue qui l'exprime a la même souplesse.

En regard de chaque page du poème, se situe un dessein d'une intelligence et d'un mysticisme typiquement japonais. Presque instinctifs, le mouvement des spirales ou l'éparpillement des taches accentuent l'idée maîtresse ou la cadence de la version écrite. Mais il s'agit bien ici également d'une composition, d'autant plus habile que les moyens d'expression sont plus réduits. Ainsi, une seule ligne horizontale, au milieu

d'une page, traduit l'équilibre et la sérénité du contemplateur. On songe ici à la danse ou au théâtre japonais, où le mouvement a si peu de place qu'il faut trouver à l'immobilité toute son éloquence.

Le grand art de ce poème unique consiste précisément dans le parfait décalque du paysage nocturne sur l'âme de l'artiste, laquelle obéit aux injonctions de l'ombre puis reprend, avec l'aurore, sa conscience claire.

L'auteur est-il un Français de grand raffinement imprégné jusqu'aux moelles d'esprit oriental ou bien un Japonais de haute culture à qui sa connaissance de la langue française permet toutes les subtilités ? Le lecteur serait en droit de se le demander. On précise cependant qu'il existe une version en poésie japonaise de cette pièce de facture si française.

Peut-être pourrait-on conclure qu'en art l'optique de l'Occident et celle de l'Orient n'ont rien d'irréductible ni de définitivement étranger. Sans doute, un élément aide-t-il ici à leur rapprochement et c'est la simplicité. La recherche de l'essentiel ne semble être la caractéristique des artistes contemporains vraiment sincères. Ce par quoi s'explique le dépouillement, la formule presque schématique que plusieurs adoptent. Le poème de Jabry et ses illustrations par Inshô révèlent un heureux mariage. Une conception de la beauté tout unie devrait un jour unifier l'Art ou du moins rendre plus intelligibles les œuvres artistiques aux esthètes de tous pays.

P. S.-R.

La saison à Stratford

Il faut dire d'abord le charme de ce paysage qui n'a rien à envier au Stratford anglais. Il a, lui aussi, ses arbres centenaires, sa rivière et sa verdure apaisante, ses vastes étendues où l'âme peut respirer et accueillir. Il faut dire surtout l'enchantement de ce merveilleux théâtre en hémicycle, synthèse des théâtres romains et élisabéthains, où comédiens et public sont un même corps. L'acteur est porté au maximum de vérité, le spectateur peut atteindre à sa plus grande réceptivité et le théâtre touche son véritable but : il devient cérémonie communautaire.

Cette année on présentait trois aspects de l'œuvre du jeune Shakespeare : romantique, poétique et historique.

Les éléments de base de *Roméo et Juliette* sont d'une grande simplicité : une rivalité de famille rend impossible l'amour de deux adolescents. Ils décident de s'épouser clandestinement, mais, à la suite d'un duel, le jeune homme est exilé. Pour échapper à ses parents, la jeune épouse feint de s'empoisonner. Son mari la croyant morte s'empoisonne au moment où elle se réveille ; elle ne peut supporter ce terrible destin et préfère mourir avec celui qu'elle aime.

Il fallait du génie pour ne pas tomber dans le mélodrame et pour maintenir l'intérêt de personnages qui n'ont pas de conflits intérieurs, comme la majorité des héros shakespeariens, mais seulement des problèmes externes ; car jamais leur amour n'est mis en question.

C'est le souffle romantique qui soutient cette intrigue ténue et nous fait admettre (j'allais dire avaler) ces drogues dormitives et ces poisons mortels. C'est surtout ce bain de jeunesse qu'il fait bon prendre avec ces héros adolescents qui, grâce au ciel, ne sont pas bourrés de complexes, mais s'aiment éperdument jusque dans la mort.

Par son physique et son tempérament Julie Harris est une Juliette de rêve. Et elle joue avec un cœur ! Ses petites mains ouvertes comme pour embrasser le monde et se donner à lui. Elle est d'une absolue sincérité et, malgré une certaine difficulté vocale à soutenir les grandes scènes lyriques, elle présente un personnage d'une bouleversante vérité. Jeune, belle, amoureuse sans volupté, sa Juliette continue à peupler nos rêves de sa présence diaphane.

Bruno Gerussi, Roméo très souple de corps et de voix, nous fait croire à son personnage, même si, par moments, il le joue trop de l'extérieur. Il est à son meilleur dans la scène du balcon. Quant à Kate Reid, elle caricature un peu trop sa nourrice, voulant sans doute faire oublier les décades qui lui manquent, mais elle a des moments d'étonnante justesse, surtout lorsqu'elle se fait tirer l'oreille par sa jeune maîtresse.

La mise en scène est libre et aérée ; certaines trouvailles témoignent d'une recherche très minutieuse. Elle est signée Michael Langham.

* * *

Poésie, fantaisie, comédie, bouffonnerie, tout s'entremêle dans *Le songe d'une nuit d'été* avec une liberté que le génie seul peut se permettre. Qu'il pousse une tête d'âne à Bottom le tisserand, que le pouvoir d'une fleur force sa victime à aimer le premier être qu'elle voit, que le monde des fées se mêle à celui des hommes, que de pauvres comédiens amateurs soient dans leurs gaucheries de grands comiques, tout cela fait

partie de l'enchantement, du dépaysement. Et la tradition, en habillant tous ces Athéniens de costumes anglais, garde cette ligne de pure fantaisie.

Très probablement écrite à l'occasion du mariage d'un noble, cette pièce de circonstance présente la noblesse sous son meilleur jour. Jamais l'art de plaire, peut-être même de flatter, ne fut poussé à un plus haut degré de perfection.

La mise en scène de Douglas Campbell qui mène l'action à vive allure est cependant alourdie dans les deux premières parties par les costumes trop sombres des jeunes premiers et par les éléments scéniques, surtout le lit de Titania qui encombre l'avant-scène. Cependant la troisième partie est un pur délice et la pièce présentée aux seigneurs par les villageois est un régal de comédie. Les six comédiens font d'excellents mauvais acteurs. Shakespeare a eu sans doute à travailler avec ces amateurs qu'il parodie ici pour les connaître si bien.

Le reste de la distribution est de bonne tenue, sans rien d'exceptionnel toutefois. Mais la pièce faite pour plaire plaît beaucoup et le public ne cache pas son enthousiasme. Le spectateur de langue française regrette cependant que certains passages de poésie cosmique (surtout les dialogues entre Obéron et Titania) soient très difficiles à saisir. Autre preuve de l'intérêt du spectacle.

* * *

Le roi Jean fut pour plusieurs la révélation de ce festival. Beaucoup moins populaire que les deux autres pièces et pas encore au point aux premières représentations, le spectacle mit quelques semaines à démarrer. De plus, à la lecture, la pièce semble statique, surtout dans sa première partie où les discussions entre les rois de France et d'Angleterre pour le droit au règne tiennent une très large part. La mise en scène, pourtant fidèle, abolit ces longueurs et laisse à penser qu'il suffit d'exploiter à fond toutes les ressources psychologiques du texte pour que son intérêt ne se démente pas.

Car il s'agit au fond d'un drame de caractères où plusieurs mériteraient une analyse détaillée. Le roi Jean est un héros typique de Shakespeare. A la fois bon et méchant, vaillant et fourbe, détestable et pitoyable, il subit tous les bouleversements intérieurs de celui dont la passion est de dominer. Ordonnant le meurtre d'un enfant dont la vie menace son pouvoir, il maudira le prétendu meurtrier, comme Hermione le fait pour Oreste qui vient de tuer Pyrrhus sur son ordre. Religieux

par politique, il ne recule pas devant la robe de pénitent et la confession publique pour se gagner l'appui du légat papal. Douglas Rain affermit son personnage à mesure que l'action progresse et il atteint à la deuxième partie une rare intensité dramatique.

A ses côtés, trois interprétations remarquables : Christopher Plummer, Philippe le bâtard, rend à la perfection cet acteur-témoin du drame. A la fois engagé et détaché il donne la pleine mesure de son talent dans ce qui restera la plus mémorable interprétation de ce festival. On le compare sans exagération à Lawrence Olivier. Ann Casson en Constance joue avec une étonnante précision la mère dépossédée de son fils et de ses titres. Sa grande scène de folie lucide est un des sommets du spectacle. Eric Christmas, le légat papal, rend bien la vilenie et la bassesse de ce personnage ténébreux qui n'a d'autorité que celle de l'excommunication et qui se sert de Dieu comme d'un sabre pour trancher les débats des hommes.

L'ensemble de la distribution est d'un rare équilibre et Douglas Seale a rendu plausible cette lutte de royaume par le déploiement de sa mise en scène. Il faut mentionner aussi les combats à l'épée qui coupent le souffle come les meilleurs du cinéma.

En somme, un spectacle surprenant, qui montre un Shakespeare moins connu, mais non moins valable.

Je ne crois pas que l'on puisse parler de très grande saison à propos de cette dernière à Stratford. Mais il s'est fait là un travail de très bonne qualité professionnelle qui justifie pleinement le grand succès de cette année. J'ai pu visiter l'arrière-scène, les caves, les ateliers et les salles de répétitions du théâtre. J'ai pu causer avec quelques comédiens et me rendre compte des excellentes conditions de travail dans lesquelles les spectacles sont montés. Le succès ne tient pas au miracle, mais au travail méthodique fait avec foi et compétence. Ce que tout homme de théâtre devrait savoir...

Gilles MARSOLAIS

Le Conseil des Arts du Canada se réunit à la Maison Montmorency

Ce qu'a pu signifier pour nous, membres du Conseil des Arts, la réunion du mois d'août 1960 à la Maison Montmorency, le temps le précisera. Déjà, nous sommes persuadés que ce fut une véritable rencontre c'est-à-dire une mise en présence avec des réalités.

D'abord, celle des lieux : ce site prédestiné semble avoir été désigné par la Providence aux Dominicains pour qu'ils continuent d'y exercer leur vocation de prière et d'humanisme. La Maison Montmorency est située au cœur du pays québecois, elle domine le fleuve Saint-Laurent, à quelques pas de l'île d'Orléans ; tout à côté, la masse tourbillonnante et argentée de la chute dont elle a reçu le nom et tout alentour une forêt d'érables, de sapins, d'ormes et de bouleaux. Sous le soleil généreux d'un été qui tire à sa fin, les beaux jardins du Père Monette éclataient de couleurs, tandis que devant la maison, la fontaine entourée de cyprès continuait de dépayser les citadins que nous étions à l'arrivée.

Dans ces lieux nous avons connu une seconde réalité : celle d'un accueil chaleureusement fraternel réservé par le Supérieur de la Maison Montmorency, le T. R. P. Georges-Henri Lévesque, également vice-président du Conseil des Arts à ses collègues : des hôtes vraiment reçus comme le Christ. Telle est la règle et tel fut notre privilège. La Maison entière d'ailleurs participa à cette hospitalité traditionnelle. Les Révérends Pères Antonin Lamarche, Arcade Monette et Michel Côté avaient bien compris qu'un des buts de la réunion annuelle du Conseil des Arts dans une province canadienne c'est de faire mieux connaître la population de cette province, sa culture, ses traditions et ses besoins.

Mais la réputation première de la Maison Montmorency est celle d'un centre d'étude, d'une oasis de paix où le chercheur de vérité, quel qu'il soit, peut venir converser, réfléchir et prier. C'est là une troisième réalité que les membres d'un conseil culturel ont pu apprécier ; car bien que les fonctions du Conseil des Arts soient surtout administratives, il n'en demeure pas moins que le problème de la culture canadienne, de son enracinement et de son approfondissement est sa préoccupation majeure. Peut-être seulement à cette dernière réunion, alors que nous du Québec étudiions un problème de la région de Vancouver et que nos amis de la Colombie Britannique étaient invités, peu après, à se pencher sur le problème du théâtre montréalais, avons-nous pu réaliser que la liberté de culture se concrétisera par l'augmentation continuelle des possibilités pour chaque homme de courir son risque personnel, de donner un sens à sa vie.

Le Conseil des Arts du Canada doit être plus qu'une caisse de distribution, jeune encore il devient de plus en plus conscient de sa vraie responsabilité : être une présence à l'arrière de ceux qui croient à la liberté et à la qualité de la culture et permettre à l'homme canadien de se situer à sa place dans le monde non plus seulement par la tradition de la culture, mais par la vraie création.

Andrée Paradis

Au camp des Jeunesses Musicales [1]

Il me fait le plus grand plaisir de saisir cette occasion pour féliciter les Jeunesses Musicales et leur directeur infatigable, Gilles Lefebvre, pour les véritables triomphes qu'ils ont remportés au cours des années passées. Ils ont travaillé sans relâche pour apporter les bienfaits de la musique à beaucoup de Centres près et loin d'ici ; pour créer des auditoires devant lesquels beaucoup de jeunes artistes ont pu démontrer leurs talents, pour constituer une discothèque faite de leurs propres enregistrements et finalement pour continuer ici, au Mont Orford, cette œuvre magnifique. Maints jeunes étudiants peuvent, en effet, acquérir à ce Camp des Jeunesses Musicales une formation précieuse, échanger leurs opinions, se récréer en bonne camaraderie et ceci dans un décor naturel des plus beaux et des plus propices à créer une ambiance favorable.

Ce soir nous sommes assemblés pour célébrer ce qu'on pourrait appeler le sommet de leurs réalisations : l'inauguration d'une salle de concert et de théâtre unique au Canada. Personne ne peut regarder cet édifice, non seulement sans en admirer la beauté architecturale, mais sans être saisi par l'esprit de clairvoyance et de détermination des auteurs de ce projet. Personne, non plus, ne peut y pénétrer sans en apprécier l'acoustique presque parfaite. Nous devons, avec les membres de Jeunesses Musicales, exprimer notre reconnaissance au gouvernement de la Province de Québec et aux nombreux donateurs dont l'apui a été très généreux. La Province de Québec, M. le Premier Ministre, a toujours démontré, et plus qu'aucune autre peut-être, un intérêt marqué pour les arts. J'espère que son exemple sera suivi par toutes les autres, particulièrement — si j'ose le dire — par ma Province d'Ontario. Les Jeunesses Musicales du Canada qui représentent une organisation internationale de grande portée et de grande influence, ont, comme vous le savez, débuté au Canada français et leur importance grandit sans cesse. Si les Jeunesses Musicales ont tant progressé au Canada depuis leur création, il y a dix ans, c'est surtout grâce aux efforts persistants de mon bon ami Georges Lefebvre. Je lui souhaite, à lui, et à ses collaborateurs, un succès toujours grandissant et je n'ai aucun doute qu'ils l'obtiendront, car je connais leur courage et leur ténacité.

Il me fait particulièrement plaisir, ce soir, d'avoir l'honneur de diriger la première d'une œuvre de mon ami Clermont Pépin que je connais depuis plusieurs années, et aussi de travailler en compagnie de ce mer-

---

1. Discours prononcé le 21 août par Sir Ernest MacMillan.

veilleux artiste qu'est votre Président National. Si l'audition de cette œuvre ne vous gagne pas tout entier, ce que je ne crois pas du tout, la faute sera mienne et certainement pas celle du compositeur, de M. Jobin ou de l'orchestre.

Malheureusement, il faut que ma femme et moi partions pour Montréal immédiatement après l'exécution de la cantate car je dois assister à une réunion du Conseil des Arts demain matin de bonne heure et je sais par expérience que ces réunions exigent qu'on s'y prépare par une bonne nuit de sommeil. Je suis sûr, cependant, que vous serez enchantés par l'exécution du concerto de Liszt par Ronald Turini : j'ai écouté une partie de la répétition hier matin et je suis convaincu que M. Turini possède les qualités d'un artiste de premier rang et j'entrevois pour lui une carrière brillante.

Avant de vous quitter, M. le Président, je voudrais vous dire le grand plaisir que ma femme et moi-même avons ressenti en participant à cet événement mémorable et je vous prie d'accepter nos remerciements chaleureux pour votre charmant accueil.

Sir Ernest MACMILLAN

L'esprit des livres

Gertrude Von Le Fort — « La dernière à l'échafaud ». 17 cm. 138 p.

La Maison Desclée De Brouwer a récemment réédité l'ouvrage de Gertrude Von Le Fort : « La dernière à l'échafaud », qui a valu tant de notoriété à son auteur.

Gertrude Von Le Fort fait revivre le martyre des Carmélites de Compiègne sous forme de drame intérieur, dans un récit mi-véridique, mi-romancé, mettant à la fois en cause les convictions religieuses et patriotiques de la célèbre communauté et la psychologie particulière à chacun de ses membres.

A partir de faits historiquement contrôlés, elle crée de toutes pièces la figure attachante de cette frêle Sœur Blanche de la Force sur laquelle sont concentrés tous les feux de la rampe. Le pathétique d'une situation en elle-même extrêmement dramatique est encore renforcé ici par la mystique qui sous-tend d'ailleurs toutes les œuvres de Gertrude Von Le Fort. Bernanos l'a si bien senti, qu'il a transposé à la scène sa version d'un épisode sanglant de la Révolution française, sans altérer ce personnage irréel, mais combien vivant, de la dernière à l'échafaud.

Le public sera certainement heureux que soit de nouveau diffusé cette histoire si humaine des tumultueux états d'âme plausiblement prêtés aux héroïnes du Carmel.

P. S.-R.

Père Louis-Marie, O. C. — « Flore-manuel de la Province de Québec ». Centre de Psychologie et de Pédagogie, 8225, boulevard Saint-Laurent, Montréal-11. 16/24 cm. 322 pages, relié, à $3.50.

Enfin cet ouvrage est sorti de son lit de Procuste. Il s'est haussé de trois pouces, il a pris de la largeur, et les planches se sont colorées de rouge, de jaune et de bleu, avec les intermédiaires. Solidement relié, il pourra nous accompagner le long des champs et jusqu'au fond des bois.

Tous ceux qui pourront placer à côté de leur nouvelle copie (troisième édition), une copie du format précédent (la mienne est marquée deuxième édition, 40e mille), seront émerveillés devant la force des projets à long cours, devant la longanimité et la patience des savants. Pour n'avoir pas abandonné son idéal, que le Père Louis-Marie soit ici solidement remercié.

Arcade-M. Monette, O.P.

Normand Robidoux — « Le jeu des affaires ». Fides, Montréal, 1960. 21 cm. 128 pages.

Dans sa Préface, l'auteur écrit : « Mon but est d'exposer le plus succinctement possible, divers supports et moyens publicitaires, afin que l'homme d'affaires puisse adapter à son entreprise un programme publicitaire rentable ».

Il a été trouvé indispensable de définir en plus, dans ce livre, le *marketing, merchandising*, développement des ventes et relations publiques, afin qu'il n'y ait pas d'ambiguïté, chez le lecteur, entre la publicité et ces autres méthodes ou techniques connexes qui forment un tout.

Les directeurs commerciaux, les industriels, les marchands, trouveront dans ce volume les moyens sûrs et économiques pour une publicité efficace. Ils verront que c'est un homme d'affaires expérimenté qui leur parle le langage du gros bon sens. Un guide pour les chefs d'entreprise.

A. L.

Oswald Mayrand — « L'apostolat du journalisme ». Fides, Montréal. 24 cm. 257 pages.

Un vétéran du journalisme qui tint la plume pendant 58 ans à La Presse et à La Patrie remet en lumière certains événements et certains personnages que le public pourrait bien avoir oubliés. M. Mayrand a toujours eu le culte de la propreté et de l'honnêteté dans tous les écrits qu'il a livrés à ses lecteurs. C'est donc l'apostolat de la bonne cause qu'il a pratiqué toute sa vie. Il fallait beaucoup de patience pour tirer d'une montagne de paperasses les documents propres à intéresser les hommes d'aujourd'hui. Les articles qu'il reproduit de même que les personnages qu'il nous présente de nouveau ne peuvent laisser le lecteur indifférent. Il revivra un peu quelques événements des cinquante dernières années de notre histoire. Evénements politiques ou religieux, hommes illustres qui sont encore en pleine activité sociale donnent à ce livre une actualité que tous les lecteurs apprécieront. C'est aussi une mine de renseignements sur hommes et choses de notre temps.

A. L.

Roger Verneaux — « Histoire de la philosophie contemporaine ». Ed. Beauchesne, 117, rue de Rennes, Paris, 1960. 23 cm. 190 pages.

Le cours de philosophie thomiste nous a déjà donné cinq fascicules qui furent appréciés et loués par tous les philosophes professionnels et amateurs. Le présent fascicule qui n'a rien de thomiste dans son fond, projette cependant la lumière thomiste sur les philosophes modernes pour en signaler les déviations. On y trouve exposé avec beaucoup de clarté et d'intelligence la doctrine de Marx, Kierkegaad, Schopenhauer, et Nietzsche. En France l'idéalisme français se met en vue dans ses plus illustres représentants : Renouvier, Hamelin, Lachelier, Brunschvig. Le spiritualisme français a produit des penseurs sympathiques : Biron, Ravaisson, Bergson pour sombrer dans *l'action* avec Blondel.

Et le livre se ferme sur le mouvement existentialiste : Marcel, Heidegger, Jaspers, Sartre, dont la pensée de chacun est exposée avec objectivité, fermeté et clarté. Félicitations à l'auteur.

A. L.

Valentin-M. BRETON, O. F. M. — « Aux âmes consacrées ». *Lettres de direction.* Ed. Salvator, Mulhouse. 19 cm. 234 pages.

Dans un style moderne et prenant, le Père Breton met à la portée des lecteurs l'enseignement des grands directeurs d'âmes classiques : la charité d'un saint Vincent de Paul, la suavité d'un saint François de Sales, la clarté d'un Dom Marmion et l'esprit moderne d'un abbé Huvelin.

Ce pieux et docte ouvrage fournira de nombreux thèmes de méditation, de nombreux éclaircissements spirituels pour les âmes qui veulent s'élever dans la contemplation des choses divines.

C'est un véritable directeur de conscience qui vient répondre aux questions et résoudre les problèmes de la vie ascétique. En même temps il entraîne sur la voie étroite mais sûre qui conduit à Dieu, la voie du renoncement qui est en même temps celle de l'enrichissement surnaturel.

Par l'élévation de la pensée, la clarté de la présentation et la chaleur du style, cet ouvrage mérite de figurer au premier rayon d'une bibliothèque ascétique moderne.

Ouvrage particulièrement destiné aux religieuses.

Ignace de LOYOLA — « Exercices spirituels ». Collection Christus. *Textes* Desclée De Brouwer, Bruges, Belgique. 17 cm. 261 pages.

Excellente présentation des Exercices spirituels de saint Ignace. L'Introduction nous dit que « Les Exercices spirituels n'ont pas été composés pour être lus, mais pour aider, par un ensemble d'indications pratiques, ceux qui s'adonnent à une expérience spirituelle déterminée ». Ce livre s'adresse à des retraitants qui déjà cherchent Dieu dans la prière. Cette nouvelle édition très pratique rendra de grands services.

A. L.

HEBGIN and CORRIGAN — « Ancient Christian Writers ». *St. Augustine on the psalms.* The Newman Press, Westminster, Maryland. 22 cm. 354 pages.

La collection « Les anciens écrivains du Christianisme » nous présente les commentaires de saint Augustin sur les psaumes. Une étude élaborée et bien conduite nous donne le sens de chaque psaume suivi de considérations pratiques pour la vie chrétienne. On entend la voix du pécheur qui appelle la miséricorde divine.

L'ouvrage est rédigé suivant la méthode scientifique basée sur le document authentiquement établi. Vingt-cinq pages de notes ; cinq pages de références à l'Ancien et au Nouveau Testament ; quatre pages d'Index général référant à tous les noms propres et aux mots les plus importants.

Un livre sérieux et bienfaisant pour les savants et les fervents.

A. L.

Dr Rothenberg — « Toute la chirurgie ». Maison Mame, Tours, France. 20 cm. 636 pages.

Sous la direction du Dr Rothenberg qui a rédigé bon nombre de chapitres, et la collaboration de médecins compétents, toute la chirurgie se met à la portée du patient pour lui en expliquer les procédés et les bienfaits. La version française faite sur l'original anglais a été revisée par des médecins français. Le texte est illustré de nombreux dessins qui en facilitent l'intelligence. Après un chapitre très instructif sur « Avant, pendant, après l'opération », suivent des chapitres très clairs et bien conduits sur la chirurgie de l'œil, du nez, de la gorge, des oreilles, du cou, du thorax, de l'abdomen, des organes génito-urinaires, chirurgie osseuse, et neuro-chirurgie.

Le patient qui entre à l'hôpital, n'aura qu'à consulter ce livre pour comprendre non la peur mais la joie qui l'attend après une opération bien faite. Un livre instructif et nécessaire pour tous ceux qui un jour devront subir une amputation quelconque.

A. L.

Raymond Fiasson — « Des Indiens et des mouches ». Ed. Casterman, Tournai, Belgique. 21 cm. 200 pages.

Une plaine s'étend à l'infini, tantôt écrasée de soleil, tantôt recouverte par les eaux : les Llanos de l'Apure au Venezuela. Tel est l'univers où le docteur Fiasson pénètre dans un but précis : étudier l'étrange maladie qui métamorphose les chevaux des meneurs de troupeaux en « danseuses de la mort ».

Désireux de connaître tous les aspects de son domaine, l'audacieux savant s'enfonce vers le Sud, franchit le Juriepe, ignoré jusque-là des géographes, descend en pirogue le Meta.

« Vermine nuisible » aux yeux des colons, voici les Indiens, apeurés, pourchassés. A ce peuple qui meurt, l'auteur rêve d'offrir une vie plus humaine ; il nous livre des réflexions sévères pour les dirigeants d'un pays qui a gaspillé ses richesses naturelles et n'a pas su trouver son équilibre.

Plus qu'une terre de misère et de meurtre, les Llanos sont le cadre inoubliable d'une double aventure humaine et scientifique dont les perspectives s'entrecroisent sous la plume vigoureuse de Raymond Fiasson.

Tél. VI. 2-4851

BENOIT & MATHIEU
Menuiserie — Marchands de bois

1215, SAINT-TIMOTHÉE MONTRÉAL, P. Q.

Tél. PO. 6-1577

J. ROLAND BOURDEAU, D.-C.
Chiropraticien — Rayons X

6032, MONK MONTRÉAL, P. Q.

Tél. PO. 6-8521

LALONDE AUTOMOBILE LTÉE
Mercury — Lincoln — Meteor — Camion Mercury

3897, BANNANTYNE VERDUN, P. Q.

HOMMAGES DE Tél. DU. 8-1492

PROULX & FRÈRE, LTÉE
Entrepreneurs généraux

2010 est, HENRI-BOURASSA MONTRÉAL, P. Q.

Tél. WE. 3-1138

Victory Tool & Machine Co. Ltd.
DOLLARD MATHIEU, PRÉSIDENT

250, ROSE-DE-LIMA MONTRÉAL, P. Q.

Tél. PO. 7-9981

ROLAND GADBOIS
NOTAIRE

453, DE L'ÉGLISE (suite 6) VERDUN, P. Q.

Tél. PO. 6-4051 Tél. PO. 6-4347

LUCIEN CHARBONNEAU LTÉE
Plomberie — Chauffage

5826, HADLEY MONTRÉAL, P. Q.

AVEC LES HOMMAGES DU Tél. PO. 7-6550

Dr LÉO SENÉCAL
MÉDECINE GÉNÉRALE

1773, DE L'ÉGLISE MONTRÉAL, P. Q.

Tél. WE. 5-2867
Bureau du soir : Lundi-Mercredi de 7 h. à 9 h.

RAYMOND LABRÈCHE
NOTAIRE

538, PLACE SAINT-HENRI MONTRÉAL, P. Q.

Tél. jour : CR. 4-5426 Tél. nuit : (A. FOREST) DU. 7-2307

DOUCET & DOUCET, LIMITÉE
Entrepreneurs — Plomberie et chauffage

1640, NORTH (coin Rockland) OUTREMONT, P. Q.

Tél. VI. 5-2156

ÉTUDE DE
POIRIER, POIRIER & LÉGER
NOTAIRES

10 ouest, SAINT-JACQUES MONTRÉAL, P. Q.

Tél. UN. 6-8755 Tél. résidence : RA. 9-7042

CLAUDE BEAUVAIS, LL.L.
AVOCAT

333 est, CRAIG (ch. 203) MONTRÉAL, P. Q.

Tél. bureau : UN. 1-5779 Rés. : 4610, Lafontaine
Tél. CL. 9-9192

CLAUDE PICARD
AVOCAT

168 est, NOTRE-DAME (suite 101-102) MONTRÉAL, P. Q.

Tél. LA. 5-4053

PHARMACIE GUY DUGRÉ, B.Ph., L. Ph.
Pharmacien-Chimiste

2348, HOCHELAGA MONTRÉAL, P. Q.

Sur rendez-vous : Tél. AV. 8-2088

Dr ERNEST LANGEVIN
des hôpitaux de Paris
Maladies des yeux, oreilles, nez et gorge — Examen de la vue

370 est, boul. SAINT-JOSEPH MONTRÉAL, P. Q.

Tél. WE. 7-8971

ROLAND R. DUQUETTE, P. Eng.
McDOUGALL & FRIEDMAN, consulting engineers

1247, GUY MONTRÉAL, P. Q.

Tél. UN. 1-5593-4-5

Marché Bonsecours Fruits et Légumes,
Cie Limitée
Distributeurs en gros de
fruits frais et légumes domestiques et importés

52, MARCHÉ BONSECOURS MONTRÉAL-1, P. Q.

Tél. UN. 6-6681

PAYETTE RADIO

730 ouest, SAINT-JACQUES MONTRÉAL, P. Q.

Tél. VI. 2-5221

J. L. LEFEBVRE LTÉE
Bouchers en gros

415 est, SAINT-PAUL MONTRÉAL, P. Q.

Tél. CR. 4-5571 *

P. DEMERS INC.
Pièces et accessoires d'automobile
Ferronnerie lourde

2424-2430, DES CARRIÈRES MONTRÉAL, P. Q.